

*Historique du  
Du 39<sup>e</sup> RI  
Source : Librairie Henri de Fontaine  
Transcription intégrale – Luc Schappacher – 2015*



**FINAUD**  
Gars Normand

*Historique*  
du  
**39e R. I**

*1914-1919*



**ROUEN**

**LIBRAIRIE HENRI DEFONTAINE**  
41, rue de la Grosse-Horloge et 26, rue Jeanne-d'Arc

1920

## La Mobilisation

Quand Finaud, gars normand, matricule 0000, soldat de 2<sup>e</sup> classe au 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, perçut les hurlements du caporal qui passait au pied des paillasses, il ouvrit un œil inquiet, se mit brusquement sur son séant et regarda, surpris, les objets qui l'entouraient, informes dans la demi-obscurité précédant l'aube.

Aux vociférations du gradé, répliquèrent les lazzi et la chambrée s'étira, bailla, jura, se mit debout.

Finaud se leva. Il conservait, des libations de la veille, un engourdissement de l'esprit qui l'éloignait des réalités.

Brusquement elles surgirent.

Dans le tumulte des conversations il venait d'entendre prononcer : « la guerre.... ».

Alors, dans son crâne, se cahotèrent les multiples idées qu'un généreux sommeil avait mises en fuite, mais qui revenaient obsédantes, apportant les unes leurs espoirs, les autres leurs désirs, d'autres encore leurs craintes.

Lorsque pendant vingt-cinq ans on a vécu dans une tendre atmosphère maternelle, lorsque les convictions d'un père imprégnèrent votre cerveau d'une certitude de paix indestructible, lorsqu'on a subi le service militaire avec l'unique pensée de compter les jours et qu'on se retrouve subitement, un 4 août 1914, après une nuit de quelques heures, dans un local empesté par quinze haleines épaisses et par trente pieds de soldats mis à nu, pour peu qu'on ait soi-même manifesté son patriotisme le verre en main, on ne comprend pas très clairement sa raison d'être dans un pareil milieu. Il ne faut rien moins que ces syllabes lancinantes : « ...la guerre...la guerre... » sur toutes les lèvres, pour se rappeler qu'on est à nouveau soldat, qu'il faut faire son sac, se projeter dans les escaliers, renverser tout sur son passage, recevoir des injures, en répliquer et se tenir sur un alignement cintré, symbole, en matière de parade, de l'affolement ou de l'émotion.

Finaud chercha une place dans la section. Une petite pluie fine l'avait complètement réveillé. Il fit de profonds calculs et de sages déductions pour définir quel pourrait être pour lui ce « camarade de combat » cher au Manuel du Parfait Gradé. A la fin, hésitant, il se plaça n'importe où, au petit bonheur, heureux dans le fond de ne pas influencer le sort.

Les officiers arrivèrent, trop sûrs de leur attitude pour qu'on ne devinât pas leur émotion. Ils prirent contact avec leurs unités. Les regards s'échangèrent. On se mit en confiance.

Des ordres, des cyclistes affairés, une petite trompette, des coups de sifflets, le bruit des gamelles, les fourreaux des baïonnettes, les faisceaux rompus, des ébauches de disputes, des commandements, d'autres commandements, du tambour, du clairon, de la grosse caisse, de la musique, le 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie s'est ébranlé.

Il déambule, s'étire, piétine, s'étire à nouveau, se resserre. Il est à la gare.

Tout le long du trajet, les Rouennais le regardèrent passer, calmes, muets, ce qui représente, paraît-il, l'enthousiasme des Normands.

Ce n'est pourtant pas un retour de manœuvres. On s'en doute en voyant quelques mères éplorées, quelques fiancées inertes, quelques amis émus, et pourtant comme à ce départ, manque quelque chose.... Faut-il croire que seuls, un soleil éclatant et des fanfares joyeuses peuvent faire jaillir des cris des poitrines françaises ?

Finaud a très chaud. Son sac brise ses épaules. Il regrette presque d'y avoir arrimé toutes les attentions maternelles combien irréglementaires et lourdes.

Il s'installe cependant avec six autres camarades dans son compartiment, car ce sont bien des wagons de voyageurs et non ces rustiques wagons dans lesquels on entre en faisant... bê...bê...bê... en souvenir des animaux qu'ils ont déjà transportés.

Compartiment peu spacieux il est vrai, mais duquel il aperçoit le Préfet pleurer sur les moustaches du colonel CHRETIEN, dans une accolade qui remplit de respect les spectateurs immédiats.

- Est-ce possible ? Le train s'ébranle?... Déjà...
- Mais non...
- Mais si...
- C'est une manœuvre...

De mémoire de soldat on ne vit un train militaire s'en aller d'un unique départ.

- Ah ! Mon vieux, nous ne sommes pas encore partis.
- Peut-être...
- C'est une seconde manœuvre...
- Pourtant... on dirait...
- Mais oui, ça y est... on est bien parti...
- Ah ! Regarde l'officier japonais qui agite un drapeau tricolore...
- Bravo !... Bravo !... Vive le Japon ! A bas l'Allemagne !...

Du pont sur lequel passe le train, Rouen apparaît un instant, mélancolique, avec son habituel fond de pluie. Un dernier regard s'accroche à la flèche de la Cathédrale, au faite des monuments qui émergent, se pose sur cette admirable eau-forte. Puis tout disparaît.

Les yeux perdus, une légère contraction au cœur, Finaud songe à tout ce qu'il vient de quitter et ne veut pas sonder l'inconnu qui l'attend. Il a vaguement conscience d'être l'infiniment petit écrou rivé à l'immense machine qui se met en marche.

Oh, Finaud, inconnu que tout le monde connaît, ami de toutes les amitiés, témoin de tous les actes de tous ceux qui vont vivre ta vie, tu n'es pas seulement le soldat de toutes les escouades, de toutes les compagnies, tu es l'âme d'un beau régiment de France.

-----

## Le Voyage

### CARTE POSTALE

5 août 1914.

*En plein joyeux voyage je t'envoie mes  
bons baisers ma chère maman. Nous  
passons à Mantes- la-Jolie et allons  
nous ne savons où. C'est un train de  
plaisir pour Berlin.*

*Nous sommes accueillis admirablement  
et j'ai déjà promis dix pendules.  
Quel enthousiasme ! Je puis à peine  
parler tant j'ai chanté et crié.  
Toutes mes tendresses.*

FINAUD.

### CARTE POSTALE

« 6 août 1914.

« MON CHÈRE LOUIS,

*Tu parles d'un voyage ! On n'arrête pas  
de chanter. Partout des fleurs, des  
bouquets, c'est chic la guerre. Nous  
avons passé Compiègne, mais nous ne  
savons pas où nous allons. Nous avons  
rencontré le 7-4. A Soissons, de  
charmantes infirmières. Le colonel a  
fait jouer La Marseillaise. Je voudrais  
bien savoir où l'on va. Demain je serai  
fixé, je pense. Impossible d'écrire plus  
longuement dans ce brouhaha.*

*Bons baisers pour maman et pour toi.  
Ton grand frère,*

FINAUD.

7 août 1914.

*MA PETITE LUCETTE CHERIE,*

*Je n'ai pu t'écrire plus tôt parce que, depuis mon départ, je n'ai pas eu une minute de tranquillité. Le voyage m'a beaucoup fatigué, tant nous avons ri, chanté, sauté.*

*Tu me diras que je n'avais guère de chagrin de partir, mais si tu savais quel vent d'enthousiasme nous transportait. Je n'aurais pas cru qu'on pensât si peu à la mort peut-être prochaine.*

*Je ne te dis pas cela pour t'effrayer, car je suis encore à 140 kilomètres au moins de l'ennemi, mais enfin il faut bien penser que l'on va là pour recevoir des balles. Oh ! je n'ai pas peur, ma chérie, mais ce qui m'inquiète, c'est de ne pas savoir exactement ce qui se passe quand on en reçoit, des balles.*

*Nous nous sommes arrêtés à Novion-Porcien, petit patelin sans importance. Nous nous y sommes reposés du voyage et de notre première nuit en plein air, sur la dure...*

*Ça c'est très bien passé, et puis on ne fait pas la guerre sans souffrir, n'est-ce pas ?*

*Les habitants nous ont bien reçus. Ils n'avaient encore pas vu de soldats et ils nous ont donné des victuailles.*

*Ici, à Launois, c'est tout autre chose. Les gens sont moins aimables ; après une longue étape on aurait été heureux d'être mieux accueillis.*

*Des avions nous ont survolés, mais je ne sais pas s'ils étaient allemands ou français.*

*On se sent bien en guerre.*

*Surtout ne dis à personne les noms des villages que je te cite plus haut, car il est expressément défendu de les écrire pour ne pas qu'ils soient divulgués à l'ennemi.*

*De l'avis général, la guerre ne sera pas très longue ; aussi prends patience, ma chérie, d'ici un mois, deux au plus tard, je pourrai à nouveau te serrer dans mes bras et t'embrasser aussi fort que je t'aime.*

*FINAUD.*

*P. S. — Car je n'ai pas l'intention d'y rester, tu sais ; le 39<sup>e</sup> ne sera peut-être même pas engagé.*

\* \* \*

## Stationnements

Le fumier, dans les Ardennes et dans la Meuse est roi.

Comme on voit partout ailleurs, en France, des parterres ornant le devant des maisons : les œillets, les roses, les volubilis parer la façade ou l'huis du plus humble habitacle, dans le pays des sangliers et des goujons, c'est le fumier qui s'offre aux yeux et aux narines.

Enorme, il resserre l'unique rue du village entre ses masses fumantes, il absorbe l'emplacement du trottoir et, non content d'une pareille emprise, pénètre dans la maison par le couloir commun aux bêtes et aux gens.

L'étable et la salle où l'on mange et l'on dort sont desservies par ce couloir ; chacun y passe à tour de rôle : le cochon pour aller fourgonner dans le fumier, la vache pour regagner sa crèche, la fille de la maison pour vider l'eau de la vaisselle devant le seuil ou pour se rendre à la messe, le dimanche, attifée de voyants atours.

La population de cette région n'aime pas le soldat. Elle ne pardonne ni les poulets ni les lapins disparus pendant les manœuvres qui eurent souvent lieu par là, elle n'est plus apitoyée au récit des malheurs du troupier qui cherche un repas ou un gîte.

Le 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie vécut dans cette peu accueillante contrée jusqu'au 17 août, chassant l'ennui à coups de marches, d'exercices et de petits déplacements.

Le 10 août il est à Jandun, puis le 13 il passe Gruyères, Wagny et s'installe à Neuville-les-Thys.

Vie de cantonnement. Le temps est long, l'inconnu approche. Que sera-t-il ?

Le point d'interrogation qui vrillera dans tous les esprits pendant les longues années d'attente commence à se dessiner. Qui pourrait dire qu'il deviendra gigantesque, bourreau inlassable et constant ?

\*

\* \*

Le 17 août, la frontière. L'enthousiasme renaît. C'est faire acte d'autorité que de fouler un sol étranger même paisiblement, et le soldat, comme l'individu, aime à montrer sa force.

Sous le soleil pesant, la colonne se dirige vers Rocroi. A mesure qu'elle avance le soulier semble plus lourd au pied de l'homme comme s'il regrettait la poussière de chez nous.

Au long de la route ce n'est qu'un chant multiplié par mille poitrines, une même volonté, une même jeunesse, une même exaltation. Au poteau frontière, à Culdessart, la *Marseillaise* et la *Brabançonne* jaillissent des cœurs à l'unisson, choral immense où vibrent le foyer, la famille, la patrie, d'où s'exhale le parfum du sacrifice librement consenti pour l'idéal commun.

Souffle splendide qui souleva la France, nous t'avons transporté dans les plaines flamandes avec une foi de croisés. Puisses-tu, pour que ses flammes les éclairent, aviver le brasier qui purifiera les peuples et les hommes.

\*\*\*

## La Belgique

Ils sont jolis ces villages belges aux rues propres avec des géraniums aux fenêtres. Une chaude clarté avive la couleur des contrevents et des enseignes et, vraiment, ce 20 août, dans ce cadre coquet, on ne peut croire que la bataille apportera là ses ravages et ses dévastations.

Au passage du Régiment, les habitants sortent vivement des maisons les bras chargés de victuailles ; ils tendent joyeusement aux soldats d'énormes tartines de beurre, de confitures, des galettes, des cigares, du tabac, qu'il faut prendre tant ces braves gens mettent toute leur reconnaissance dans ces offrandes rustiques.

« Vif' la France... Vif' la France... » crient-ils de leurs voix rauques.

Ils obligent, ils forcent chacun à accepter leurs multiples cadeaux, et c'est les poches pleines que nos soldats sont entrés en Belgique. Entrée peu décorative mais combien expressive.

Des tables dressées rapidement devant chaque seuil offrent de la bière et des boissons.

Une bonne vieille, sans âge tellement elle est vieille, loqueteuse, la misère même, s'avance péniblement courbée sur son bâton, et tend à un officier qui se trouve en queue de la colonne, elle tend — ô attendrissante bonté qui va jusqu'au sacrifice de soi-même — un boudin bien cuit, sa pitance de toute une journée peut-être...

Le 21 août, Le 39<sup>e</sup> prend position à Pont-de-Loup, sur la Sambre. A 11 heures, une division de cavalerie traverse le pont venant de se battre. Son moral paraît excellent, et les fantassins sont presque joyeux, fiers même, à la pensée que seuls maintenant ils tiennent la place.

Le 1<sup>er</sup> bataillon (chef de bataillon CHEDDEVILLE) est à Pont-de-Loup ; le 2<sup>e</sup> bataillon (chef de bataillon DE LIGNIERES) est sur les hauteurs de Chamborgneaux ; le 3<sup>e</sup> bataillon (chef de bataillon DESPIERRES) sur les hauteurs de Bouffioulx-le-Châtelet.

A 13 heures, la patrouille du sergent COPAIN rentre. Elle apporte quelque chose. COPAIN a tué un hussard de la mort ; il en arbore l'équipement et le shako à la tête de squelette surmontant la croix de tibias. C'est le premier Allemand abattu par le Régiment.

La guerre est donc là, tout près, on va se battre, et pourtant les rues sont noires de monde comme pour une fête ; tous les habitants se pressent dans l'attente du spectacle (1).

Soudain des civils accourent et crient : « Les voilà !... les voilà !... les Allemands arrivent... ». En effet, on aperçoit d'abord, dans la montée de Fleurus, à 800 mètres, au beau milieu de la rue, des taches qui se meuvent : deux groupes de soldats apparaissent, puis aussitôt des civils reconnaissables aux jupes des femmes. Les Allemands rangent les Belges devant eux pour s'en faire un bouclier contre nos balles.

La section de mitrailleuses du lieutenant MIZONY d'éclanche un tir efficace.

On distingue du désordre et l'on voit les taches s'aplatir et s'immobiliser.

La 4<sup>e</sup> compagnie, commandée par le lieutenant ROCHE (dont l'attitude devant le danger imminent est splendide), garde le pont et tire elle aussi activement.

De Fleurus s'élèvent maintenant des flammes et de la fumée. L'ennemi brûle les maisons. Il avance petit à petit malgré le feu du 1<sup>er</sup> bataillon et se trouve au pont à la tombée de la nuit. Il tire sans arrêt.

Premier tué du 39<sup>e</sup>, le soldat ROBIN tombe dans les bras de son frère, soldat dans la même compagnie.

Camparenne en flammes embrase l'horizon ; jusqu'à nous parviennent des cris, des cris de femmes qu'on égorge ou qu'on brûle.

L'heure est angoissante...

On ne tire ni d'un côté ni de l'autre.

Calme plat. Les cerveaux sont pleins à craquer, l'inconnu se révèle.

La 8e compagnie était détachée au village de Montigny- sur-Sambre pour la garde du pont de chemin de fer et d'un pont-levis.

Le capitaine Mathieu se présentait chez le bourgmestre lorsque la garde civique apporta les équipements de cinq hussards de la mort qui venaient d'être tués à un poste avancé.

Ils s'étaient présentés devant le poste, le shako à la selle, coiffés de bonnets plats en disant : « Nous sommes des Anglais ». Mais l'officier chef de poste avait commandé « Feu » et cinq cavaliers, dont un officier, étaient restés sur le terrain.

Lorsque les habitants, curieux, allèrent voir ces morts, ils reconnurent, non sans surprise, sous le costume de l'officier, un ingénieur qui, trois semaines avant, était employé à l'usine Solvay, à Montigny.

Cette compagnie, le lendemain matin, reçut l'ordre de retraite à 5 heures. Cet ordre aurait dû lui arriver la veille à 23 heures, si bien que lorsqu'elle exécuta son mouvement par la sortie sud de Montigny, par le nord entraînait paisiblement dans le village une compagnie allemande conduite par son capitaine à cheval.

Il ne fallait pas perdre de temps mais en gagner plutôt.

Le sergent Ballant, qui commandait la petite arrière-garde de la 8e, le comprit si bien que, s'abritant dans un tournant de la route sinueuse, il attendit que l'officier allemand fut à bonne portée de fusil et, d'une balle sûre, le descendit de son cheval.

Emoi dans la compagnie ennemie, désordre. Sa marche fut sensiblement retardée et la 8e put rejoindre le bataillon sans encombre.

Le 1er bataillon, au petit jour, relevé par le 129e Régiment d'infanterie s'est replié sur les hauteurs de Chamborgneaux, surpris par ce début de bataille. A Roselies, l'ennemi a traversé la Sambre. Va-t-il falloir reculer ? On espère qu'une manœuvre stratégique remettra les choses au point (2).

Cependant les Allemands bombardent le poste d'eau. Ils vont attaquer. Ils attaquent.

Ils se sont infiltrés entre Chamborgneaux et Bouffioulx par le hameau de Couillet, et le 2e bataillon ainsi que la gauche du 3e faiblissant sous le nombre, se retirent sous le Châtelet.

La résistance est opiniâtre. Les contre-attaques (9e compagnie, capitaine Lâchèvre, et 1er bataillon et 7e compagnie, capitaine Dicharry) se succèdent énergiquement.

Le lieutenant Roche est blessé mortellement

La légendaire bravoure française va renaître. A l'officier auquel il remet un pli, le soldat Godet, agent de liaison de la 12e compagnie, qui vient de traverser un feu de mitrailleuses, dit, en montrant quatre trous dans sa capote; «Un par voyage... pas d'égratignure... ce qu'ils tirent mal quand même... ».

Il faut abandonner la position. L'adjudant Marius Teinturier en reçoit l'ordre ; il commande le repli et reste le dernier. Brusquement il s'abat mortellement frappé ; «Continuez... continuez..., crie-t-il à ses hommes, laissez- moi ici, je saurai bien mourir tout seul... »

Le régiment s'est reporté au delà du village de Villers- Poterie. L'anxiété est dans tous les esprits. Qui n'avait rêvé d'assauts victorieux, de déroutés gigantesques? Qui pouvait croire que les Allemands ne s'enfuiraient pas aux seuls éclairs de nos baïonnettes ?

C'est la retraite générale. Le Corps d'Armée l'exécute et le 39e est chargé de le couvrir.

Le 23 août, le Régiment s'accroche désespérément aux hauteurs d'Hanzinel et dans Thy-le-Beauduin, village situé à 4 kilomètres sud-est de Charleroi. C'est sous un tir persistant

de 150 à shrapnels que s'organise la défense. Le tir, trop haut d'abord, se règle, mais malgré lui des bouts de tranchées se creusent.

Vers 15 heures, quelques balles, puis, avec méthode, des boues de blé s'agitent, se déplacent. L'Allemand se dissimule et tire, ainsi couvert.

La réplique est vive, le Régiment tient bon. Mais des balles arrivent par derrière. L'Allemand est dans les bois qui bordent l'autre versant de la vallée d'Hanzinel. Pour gagner la position de repli, des sections entières se jettent résolument dans un large ruisseau et, grâce à cette énergique détermination, parviennent assez tôt sur la position pour interdire aux éléments avancés ennemis le débouché des bois.

Les lieutenants Pinte et Courcoul sont tués.

\* \* \*

---

(1) Un dragon monté sur un superbe cheval attirait les regards ; il racontait aux fantassins qui l'entouraient que, démonté dans les premières escarmouches et dissimulé dans un bosquet, il avait attendu une patrouille allemande et avait tué le premier cavalier qui s'était montré, puis s'était emparé de la monture toute harnachée.

Il exhibait même à ses pieds des souliers de repos allemands qui se trouvaient dans les sacs, expliquant que ses « croquenots » l'avaient lâché et qu'il les avait remplacés avantageusement.

Le colonel du 7<sup>e</sup> chasseurs (ce dragon isolé était, par la force des choses, en subsistance dans un de ses escadrons), admira le cheval et offrit au dragon de l'échanger contre une de ses montures. Celui-ci pria qu'on lui laissât cette première prise de guerre à laquelle il semblait tenir et, devant un aussi légitime sentiment, le colonel n'insista pas.

Quelque temps après, l'histoire suivante fut colportée : le dragon, un beau jour, enfourcha son superbe destrier et se mit à faire des cercles de plus en plus grands. Quand il fut éloigné d'une centaine de pas du groupe de camarades qui le regardait il piqua des deux et se dirigea au grand galop vers les lignes allemandes.

Etonnement de tous, on le suivit des yeux avec la crainte de deviner.

Dans le lointain, on le vit agiter les bras, faire de grands gestes ; l'ennemi ne tira aucun coup de feu.

Le soir, l'ordonnance du capitaine commandant l'escadron trouva dans le paquetage de son officier une lettre. Il la lui porta. Cette lettre disait à peu près ceci :

« *MON CAPITAINE,*

*Avant de rejoindre mon corps, je tiens à vous remercier de l'accueil que vous m'avez fait au milieu de vos cavaliers.*

*J'ai pu recueillir les renseignements que j'étais venu chercher et qui seront précieux à mon armée.*

*Je vous prie de m'excuser auprès du colonel de n'avoir pu satisfaire son désir en lui donnant mon cheval, mais celui-ci — Premier prix au Concours hippique de Spa en .... — m'était absolument indispensable pour remplir convenablement ma mission. »*

« Signé : VON ... »

(2) Comme elles étaient étrangement amarrées sur l'autre rive de la Sambre, ces péniches que les bateliers s'obstinaient à ne pas vouloir ramener sur notre bord ? Peut-être avaient-elles des raisons analogues à celles des 80 locomotives d'une toute petite gare voisine, que le chef de gare ne voyait pas la nécessité de diriger rapidement vers la France.

## La Retraite

- T'as des nouvelles ?
- Une lettre...
- Moi, j'en ai trois, mais j' n'ai pas écrit depuis huit jours.
- Sav'nt-i qu'on a pris un' bell' claqu' ?
- Pas encor', mais i dis'nt quand mèm' qu'on est des héros .... des héros qui voudraient bien s'arrêter un p'tit peu depuis quatr' jours qu'i march'nt.
- T'en fais pas, la pause est au bout...
- Où c'est-i l'bout ?
- J'sais pas.
- Qué sacré' marche....
- Pour moi, ceux ed d'avant cueill'nt pas des marguerit's.
- C'est-t-honteux d'conduir' un' march' comm' ça.
- Vaut' encor' mieux êtr' là qu' sous leurs bondieu d'kraknels.
- C'est p't êtr' fini pour nous maintenant ?
- .... des fois
- Croyais-tu qu' c'était ça la guerr' ?
- Ah ! non... mais j' sais pas bien comment ça d'vait êtr'
- C' que j' sais, c'est que j' croyais pas qu'on r'cul'rait.
- C'est un' manœuvre.
- Moi, j'crois qu'si i nous suiv'nt, on les cernera, et on f'ra tout' l'armé' prisonnièr'.
- ... Si nous suiv'nt, faudra qu'i fass'nt vit', car on s'est pas guèr' arrêtés d'puis quatr' jours.
- C'est tout d'même terrible quand on pense aux copains qui sont restés là-bas....
- Ah ! oui, c'est terribl'.... si jamais j'en rencontr' un, mon vieux, un des mangeurs de choucrout', j' lui fais rentrer la tête dans l's épaul's à coups de cross' !
- .... On n'en r'verra p't-être plus....
- .....
- Enfin, c'est-i la paus' ou c'est-i pas la paus' ? Tant pis, j' m'étal'.... t'as un' feuil' ? J'ai 'cor' qué'qu's brins d' perlot....

\*

\* \*

## Guise-Bertaignemont

Il fallait prendre la ferme de Bertaignemont. Depuis deux jours (29 et 30 août), le 39<sup>e</sup> était engagé dans la bataille de Guise, et cette ferme, occupée par les Allemands, semblait imprenable.

A l'extrémité d'un glacis de 600 mètres, où l'on voyait ça et là quelques meules de paille, elle s'élevait, recelant des mitrailleuses, et probablement une assez forte garnison. Des compagnies de tirailleurs algériens s'étaient émoussées sans pouvoir l'approcher, quand le colonel Chrétien fit appeler les capitaines Mathieu et Dicharry, commandant les 8<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies.

- Objectif : à 600 mètres, la ferme.
- Vu.
- Il faut la prendre avec vos compagnies.
- Bien.

La 8<sup>e</sup> est à droite, à cheval sur la route de Landifay, la 7<sup>e</sup> (à l'effectif d'un peloton) prolonge, à gauche, la ligne de la 8<sup>e</sup>.

La tâche est rude. Plus rude encore lorsqu'on regarde les camarades parsemés entre les meules.

Le capitaine Dicharry demande une patrouille de volontaires. Immédiatement elle se présente et, sous le commandement du soldat Vincent, part explorer l'ouest de la ferme.

Avec une audacieuse habileté, les volontaires rampent de meules en meules, longent une mare et abordent leur objectif. Ils explorent les bâtiments et les caves de cette partie de la ferme, et font alors les signaux convenus qui mettent en marche le peloton de la 7<sup>e</sup> compagnie. L'artillerie allemande a vu le mouvement et déclenche un tir qui, malgré sa précision et sa violence, ne parvient pas à ralentir l'élan de ces quelques braves. Ils occupent des bâtiments, et la patrouille de volontaires, poussant plus avant, découvre une batterie d'artillerie et en chasse les servants.

La 8<sup>e</sup> compagnie exécute son mouvement vers l'est de la ferme.

Le capitaine Mathieu fait prendre une gerbe à chaque homme, et : « En avant ».

La vague bondit, s'agenouille, tire, repart. Elle court, s'aplatit, tire encore, profite de la moindre motte de terre, tire toujours. Les gerbes avancent sous les rafales ...  
30 mètres...100...200...300 mètres...

Le feu de l'artillerie allemande fait rage.

La paille est lourde, le fusil est chaud. Vont-ils s'arrêter?... Ils s'arrêtent...Non...  
Ils repartent...

La ferme est invisible dans la fumée.

Une dernière poussée, un dernier bond.... ils sont dans la place.

C'est ainsi que les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> compagnies du 39<sup>e</sup> enlevèrent la ferme de Bertaignemont.

Elle était en feu. Les Allemands l'avaient arrosée de pétrole. Elle flambait, et le spectacle était épouvantable de ces bestiaux affolés, suffoquant dans la fumée, brisant leurs chaînes, et beuglant horriblement, léchés par les flammes, écrasés sous les poutres qui tombaient des toits.

Les barbares ne craignaient pas d'ajouter au hasard des combats leur talent d'incendiaires.

Près de la ferme il y avait onze canons.

Des attelages furent immédiatement demandés pour emmener ces canons vers l'arrière, et la garde de ceux-ci fut confiée à une section qui se trouvait de ce fait isolée de quelques centaines de mètres du reste de la compagnie.

Tout-à-coup, musique en tête, arrivent le colonel Chrétien et son Etat-major, que le spectacle de cet assaut avait remplis d'admiration.

Il se précipite vers les officiers et les embrasse ; « *Vous avez brodé le premier fleuron de gloire au drapeau du 39<sup>e</sup>, s'écrie-t-il, et ce sont tous vos braves que j'embrasse en vous.* » (1).

Les Allemands contre-attaquèrent avec violence la section qui gardait les pièces et celle-ci se replia. Ils tenaient sans doute à leur artillerie, car, lorsque la section revint à son emplacement, il n'y avait plus un canon (2).

Pendant cinq jours le régiment marche. Les étapes sont longues. On s'inquiète à peine de manger. Chaque nuit, vers minuit, la colonne s'arrête n'importe où ; on s'affale où l'on s'est arrêté et l'on essaie de dormir.

Ceux que la faim travaille exposent au feu, difficilement allumé, un vague morceau de viande, piqué à l'extrémité d'une branche ou, plus simplement, à la pointe de la baïonnette.

A 2 heures, on repart, vers le sud, toujours vers le sud.

La fatigue est intense et l'on marche le corps las, sans savoir, sans vouloir comprendre.

Le 1<sup>er</sup> septembre, le régiment est arrivé aux faubourgs de Laon et cantonne à Villers-en-Prayeres. A minuit, les ponts de l'Aisne sautent. Le 2, il passe Courlandon et Brouillet ; le 3, il descend à toute allure la côte de Châtillon pour traverser la Marne avant que le pont ne soit détruit ; le 4, il a ses avant-postes à Fontaine-Chacun. Le 5 septembre, enfin, il passe le Petit et le Grand-Morin et, après une marche forcée sous un soleil torride, il cantonne près de Cézannes, où vient le toucher l'ordre offensif du général JOFFRE :

*« Au moment d'engager une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne pourra plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut plus être tolérée ».*

Le 6 septembre, au matin, le 39<sup>e</sup> en formation de combat, marche au canon et progresse dans la direction du nord.

On a fait demi-tour ; c'est sûr, le soleil est à droite, et les pensées, comme la colonne, secouent la pesante monotonie et la fatigue.

A midi, nos patrouilles sont au contact de l'ennemi. Nous tenons le village d'Escardes et organisons. Des tranchées s'ébauchent, des barricades surgissent, des mitrailleuses sont campées dans la mairie et, par leurs créneaux, braquent leur œil sombre sur la lisière d'un bois suspect. Une généreuse ardeur met tout le monde au travail, chacun sent renaître le courage et la foi qui s'effritaient à l'épreuve des jours malheureux et des fatigues excessives.

Vers le nord, s'étend une plaine légèrement ondulée, recouverte de moyettes. Le blé a été fauché, mais n'a pu encore être rentré.

Des officiers observateurs, à la jumelle, aperçoivent des moyettes qui s'animent dans le lointain.

Tout à coup, de tous les boquetaux bornant l'horizon, surgissent les Allemands. Une grêle de balles s'abat sur la lisière du village.

Il est quinze heures.

Les Allemands attaquent. Ils sortent des bois en tirailleurs. Le feu rapide et précis de nos soldats les arrête. Nos postes avancés rejoignent le village. On se sent les coudes, mais vont-ils avoir Escardes ?

Au milieu des troupiers, examinant avec un calme imperturbable la manœuvre de l'ennemi, le général Tassin, debout, insouciant du danger, exalte les combattants par son attitude héroïque.

Le général Mangin, debout aussi dans l'action, prêt, s'il le faut, à faire le coup de feu, reconforte par sa présence.

Le colonel Chrétien est grièvement blessé ; il passe le commandement au lieutenant-colonel Gibon-Guilhem et c'est sous l'impulsion de ce chef que le combat se précise.

Quatre fois les Allemands débouchent du bois ; compagnies entières, bataillons, régiments, quatre fois sont fauchés. Un flottement se devine dans leurs lignes. Ils sont surpris par une telle résistance.

Habilement, le groupe Mairaison du 43<sup>e</sup> d'Artillerie se met de la fête et accentue le désordre dans le bois ; l'ennemi saute en l'air. Alors, pour laisser nette la place, colonel en tête et baïonnette au canon, le 39<sup>e</sup> se rue à l'assaut du bois. Entraîné par ses officiers, il bouscule les dernières lignes qui essaient vainement de résister, s'empare du matériel, désarme ses prisonniers.

Il est maître du champ de bataille, (2)

\* \* \*

Le 7 septembre, la marche en avant reprend.

Le Régiment traverse les anciennes positions de l'ennemi ; l'état du terrain et les cadavres montrent à nos soldats qu'ils avaient fait fort convenablement leur devoir.

A leur passage surgissent, d'un champ de maïs, vingt-cinq ou trente Allemands. Ils sont sans arme et se rendent.

Des blessés sont parmi eux et un jeune aspirant, qui parle un peu français, essaie d'affirmer que l'Allemagne n'a pas voulu la guerre.

Brusquement un de ses camarades s'approche de lui. Narquois, avec un accent faubourien si pur qu'on se serait cru un instant transporté boulevard Poissonnière, dans un argot (peut-on dire académique ?) : « *Il ne sait pas ce qu'il raconte, dit-il ; moi aussi j'ai cru ça un moment que ce n'était pas la faute de l'Allemagne, ils nous ont tellement bourré le crâne, mais depuis que j'ai trouvé Le Matin dans un dernier cantonnement, je suis fixé ; il ne peut pas savoir, lui, (il désignait le blessé) il ne saura jamais, c'est un junker prussien* ».

Dans chaque village traversé, hier encore sous la férule allemande, c'est un accueil ému et quasiment un peu triste, accueil où se mélange la joie de revoir les pantalons rouges et la crainte du retour des vandales.

Le soir, bivouac à Moraines, sur l'emplacement occupé l'avant-veille par les Allemands. On ne se sent pas tranquille et les alertes se succèdent pendant toute la nuit.

Le 8 septembre, le 39<sup>e</sup> approche de Montmirail. Un drachen attire les regards et l'étonnement des premiers instants fait place aux quolibets. Cette chose informe semble ridicule et, pourtant, c'est par ses observations que bientôt artillerie allemande encadre le Régiment et l'oblige à traverser son tir.

Derrière une crête, arrêt. Des reconnaissances sont envoyées. L'ennemi est retranché sur les hauteurs de Montmirail. Il a reçu un puissant renfort d'artillerie et, pendant 5 heures, le Régiment est soumis, en rase campagne, à un bombardement d'une violence extrême. Stoïquement il reste sur place sous les 210(3), mais bientôt l'on déplore la perte cruelle du capitaine Vaudremer, grièvement blessé et qui souffre plus de quitter le combat que de sa blessure douloureuse, et celle du lieutenant Hedde.

Cependant notre ligne avance, soutenue pour la première fois par les batteries de 120 court, et les Allemands évacuent Montmirail.

Le Régiment passe dans l'Aisne et franchit la Marne à Sauvigny. A Condé-en-Brie, réception enthousiaste des habitants ; c'est pour eux la délivrance morale.

Enfin, le 11 septembre, sous une pluie battante, sans halte possible, le Régiment va cantonner à Lhory.

12 septembre. Le 2<sup>e</sup> bataillon est d'avant-garde. Sur la route de Gueux il avance avec précaution. Il talonne l'ennemi et se rend compte de la mission difficile qui lui est confiée. Il faut craindre l'embuscade, mais malgré tout ne pas lâcher le contact.

Dans le château de Gueux, le sergent Lorat, envoyé en patrouille avec deux hommes, cueille quelques Allemands ivres-morts qui avaient passé la nuit dans la cave.

Cuvant béatement le vin de la Champagne, ils regardent nos soldats sans crainte apparente et noient toute idée belliqueuse dans les effluves bachiques. Ils sont faits prisonniers et le bataillon apprend qu'un dépôt de marchandises de toutes sortes est encore dans Gueux. Il s'en empare, le signale à l'arrière et poursuit sa marche.

Un boucher le renseigne sur l'ennemi ; il ne doit pas être loin ; il a quitté le village en toute hâte, à 3 heures du matin, emportant des pelles et des pioches, sans doute dans le but de se retrancher.

En effet, devant Thillois, les Allemands ébauchent une résistance. Le 2<sup>e</sup> bataillon oblique vers le Nord. Sous le commandement du chef de bataillon Despierres, le 3<sup>e</sup> bataillon accepte le combat. C'est contre une série de tranchées abondamment garnies de mitrailleuses qu'il est livré.

Accueilli en terrain découvert par une fusillade extrêmement nourrie provenant de la route nationale de Reims, sa situation est difficile. Il subit des pertes sensibles. Prise d'enfilade par une mitrailleuse, une fraction de la 11<sup>e</sup> compagnie, commandée par l'adjudant-chef Doucet, est malmenée; les 25 hommes et leur chef restent sur le terrain.

Une autre section de la 10<sup>e</sup> compagnie, devant laquelle se trouve le commandant de compagnie, lieutenant Dumoutier, subit le même sort, ainsi que l'officier.

Le sous-lieutenant Marrault est grièvement blessé.

Pour mieux voir, le général Tassin se porte en avant et établit son poste de commandement à peu de distance de nos tirailleurs.

Toujours imperturbable, malgré la nappe de balles qui se répand autour de lui, sa grande silhouette à barbe blanche se profile sur la poussière des ricochets; il est l'âme du combat.

Notre artillerie, alors, prend part à l'action et, appuyant un mouvement à gauche du 74<sup>e</sup>, permet à nos fantassins de tourner les tranchées et de prendre le village.

Il leur faut 9 heures pour faire 1.500 mètres.

Les pertes allemandes sont sévères ; les tranchées abandonnées sont pleines de cadavres, les prisonniers affolés tremblent de peur.

Quelle nuit noire ! La pluie ruisselle sur les sacs, traverse les capotes. On avance. On marche sur les morts, sur les blessés; des cris, des gémissements, les plaintes des mourants qu'on piétine. On ne peut y voir, on avance. Quand cessera donc cette pluie accablante ? On ne voit rien. On se devine. On s'espère. On avance. On finira bien par les mater, les barbares.

A l'aube du 13, la 6<sup>e</sup> Division passe en avant-garde et le 39<sup>e</sup> cantonne à Merfy. Les jours suivants sont employés à l'organisation défensive de Saint-Thierry.

Le château de Saint-Thierry est, dit-on, relié à Reims, par d'énormes souterrains. Les murs du joli parc furent crénelés à hauteur d'homme et la troupe s'abrita sous une voûte de branchages curieusement arrangée.

Des voitures barrèrent la route de Courcy.

Le 15 au soir, le Régiment fut mis à la disposition de la 10<sup>e</sup> Brigade et, dans la nuit du 16 au 17 septembre, il était devant Courcy avec ordre de relever le 129<sup>e</sup> d'infanterie, à la Sucrerie.

Une attaque allemande se déclencha avec des forces très supérieures et, menée avec beaucoup de vigueur, elle ne put être maîtrisée par le 129<sup>e</sup> qui tenait les tranchées.

Les Allemands usèrent d'une ruse de guerre déloyale ; s'étant avancés dans Courcy, ils criaient : « Ne tirez pas, nous sommes des Anglais. »

Un désordre indescriptible s'était produit et le reflux des premiers éléments du Régiment fut la cause d'une perturbation qui ôta tout moyen d'action aux unités stationnées à Courcy.

Le désordre était tel, l'entassement des compagnies si serré, qu'il était impossible aux troupes allemandes et françaises mélangées de faire usage de leurs fusils. Ceux-ci étaient collés le long du corps et portés comme des cierges.

Le train de combat, conduit par le lieutenant Devouton, distribuait les vivres que les Allemands disputaient aux Français. (4)

Un Alsacien, Zurbuc, clairon du 3<sup>e</sup> bataillon, qui avait servi dans l'armée allemande, saisit dans la bousculade un court cornet allemand dont les beuglements lui étaient familiers et sonna la retraite à pleins poumons. Les Allemands, disciplinés, exécutèrent le recul prescrit par la sonnerie. Les rues se dégorgèrent peu à peu.

Vers 8 heures du matin, l'ordre était rétabli et les unités du Régiment occupaient solidement les lisières de Saint-Thierry. La 8<sup>e</sup> compagnie (capitaine Mathieu) et la 5<sup>e</sup> compagnie (lieutenant Manot) tenaient le pont de Courcy. (5)

De Saint-Thierry l'on découvre Reims.

Dans son vaste bassin entouré de collines plantées de vignobles, elle s'étale au milieu de ses faubourgs.

Bien bâtie, ceinturée de larges boulevards, elle érige ses monuments où dans chaque pierre, on lit un verset de son histoire et de l'histoire de la France.

Depuis César, combien de générations ont posé leurs regards sur la porte de Mars ? Depuis Saint Louis, combien de souffrances ont cherché un refuge dans la majestueuse harmonie de la Cathédrale ?

Les légions d'Attila étaient passées sur la ville; les cohortes de Charles-Martel l'éprouvèrent ; les émeutes des bourgeois pendant plusieurs siècles, le siège des Espagnols, les railleries de la Révolution, la campagne de 1814 l'effleurèrent avec le respect que les mécréants même accordent aux choses sacro-saintes.

Souillée en 1870 et pendant deux ans par l'occupation étrangère, elle avait semblé, chaque siècle, s'affermir dans le respect des peuples et les guerres successives l'avaient de plus en plus épargnée.

Les hordes de 1914, malgré leur épouvantable soif de victoire, ne pouvaient que s'incliner devant les chefs-d'œuvre de la religion, de l'art et du temps.

Il n'en fût rien.

De la ville muette, on vit s'élever d'énormes flocons de fumée. Sur différents points le bombardement se déclencha et, témoin impuissant, le 39<sup>e</sup> regarda, de Saint-Thierry, s'enflammer les grands édifices, l'un après l'autre, puis les docks.

Reims, la ville pieuse, la ville des sacres, Reims était mutilée par un tortionnaire inexorable.

Bientôt, le tir qui semblait épars se rapprocha de la cathédrale et, systématiquement, les obus martelèrent les tours, défoncèrent l'abside, secouèrent abominablement les voûtes.

Ils osaient, dans leur fureur sanguinaire, ils osaient, ces brutes, immoler à leur Dieu germanique le temple admirable, la châsse immense qui recélait dans ses dalles, dans ses vitraux, dans ses images, les spirituelles reliques de toute la France.

Tombez, Vierges rigides et Saints graves, Patriarches vénérables, Apôtres extatiques. Effritez-vous, chefs-d'œuvre du ciseau et de la foi, martyrs deux fois martyrs, Anges délicats

et joufflus, et toi, Christ grandiose, jonche le au milieu des roses mortes répandant leurs vitraux sur les pierres tumulaires.

L'herbe ne poussera plus où la tribu allemande aura passé. Détruisez tout, barbares, tuez, brûlez, violez. Vous n'êtes pas des soldats, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des sauvages, des sauvages, des sauvages.

\* \* \*

C'est donc ça, la guerre.

Sous sa toile de tente disposée en vélum et qui s'ajuste aux parois, au fond d'un coin de tranchée, assis sur son sac, Finaud songe...

C'est donc ça, la guerre...

Marcher, se coucher, ne pas dormir, retourner, s'arrêter, attendre... Parfois tirer des coups de fusil, en recevoir beaucoup, revenir sur ses pas, crier des : « En avant ! », subir l'œuvre destructive, ne pas savoir et attendre... Toujours attendre...

La pluie tambourine la toile de tente et le froid tombe sur ses épaules avec le crépuscule.

Finaud grelotte.

- Qu'est-ce que je fais ici, vais-je y rester longtemps, va t-il falloir abandonner ce bout de fossé que j'ai creusé, avec répugnance et qui m'a mis aux mains des ampoules douloureuses ? C'est la troisième fois que je le recommence, je suis soldat, je ne suis pas terrassier.

Je ne comprends rien à ce que l'on me fait faire et l'on me dit que grâce aux Russes, la guerre sera finie à Noël. A Noël... Pas avant !... Je finirai bien par être tué... Aussi pourquoi n'avance-t-on pas ?... Après tout je suis à l'abri des balles ici... Noël... pas avant Noël !... J'ai froid, mais il ne fait pas encore assez nuit pour que je me redresse et ma tête dépasse... Pourquoi ont-ils voulu la guerre ? J'en ai vu un, un grand, qui avait la mâchoire fracassée... Il ne l'avait pas volé... Et les lettres qui viennent quand elles peuvent... Je suis seul... tout seul... Il faut attendre... attendre... Noël !... Pas avant Noël ! ...

Noël passa.

La guerre n'était pas finie.

\*

\* \*

---

(1) Le soldat Vincent et le caporal Harmand furent nommés immédiatement, pour leur courageuse attitude, le premier, soldat de 1<sup>ère</sup> classe, le second, sergent.

C'est ce jour que, dans un ravin voisin, le capitaine Ourgaud, commandant la 5<sup>e</sup> compagnie, fut mortellement atteint.

Le sergent Caquet, blessé grièvement, reste sur la position, et le soldat Foliot prend énergiquement, de sa propre initiative, le commandement de sa section.

L'adjudant Bègue est grièvement blessé.

(2) Le sous-lieutenant Lombard emmène sa section à l'assaut en la précédant de 20 mètres. Une balle traverse sa capote, une autre brise la garde de son sabre. Il continue d'entraîner ses hommes ; une balle lui traverse la cuisse. Un soldat l'emporte hors de la ligne de feu sur une brouette, pendant qu'il encourage sa troupe de la voix et du geste.

Le lieutenant Peytel, contre-attaquant vigoureusement avec sa section une compagnie allemande qui s'avance, est très grièvement blessé.

L'adjudant Mauger est superbe de sang-froid.

Le caporal-brancardier Jouveau est admirable de dévouement.

Le lieutenant de la Veaucoupet est tué.

(3) Un 210 tomba au milieu d'une section de la 10<sup>e</sup> compagnie, tuant l'adjudant-chef Galli, sous-officier dont l'esprit de justice était remarquable, et aussi de nombreux soldats.

(4) Un Allemand porte la main sur le commandant Despierres et lui prend son képi. D'un coup de revolver le commandant l'abat.

(5) Le soldat Leroy, engagé volontaire de la classe 1914, alla le 12 septembre panser des blessés sous des rafales de mitrailleuses avec un courage digne de tous éloges et fut tué.

Le capitaine Rousseau, commandant la 7<sup>e</sup> compagnie, est tué, frappé d'une balle en pleine tête, en se soulevant pour examiner la position. Le capitaine Ballot, commandant la 9<sup>e</sup> compagnie est gravement blessé. L'adjudant Renard est tué, victime d'un trop grand courage.

## 1915. — Bois du Luxembourg

Quatre longs mois d'attente devant le bois de Luxembourg, au bord de la route 44, dans le secteur d'Hermonville.

Oh ! Ces jours de décembre, sombres, tristes, et ces nuits interminables qui vous enveloppent dès quatre heures du soir dans leur linceul mouillé.

Une attaque devait, en février, rompre le cours de la vie lente des secteurs.

Le 16, le régiment opéra cette diversion pour faciliter des attaques importantes en Champagne et il reçut l'ordre d'attaquer le bois de Luxembourg, son horizon de tout l'hiver.

Le 1<sup>er</sup> bataillon fut chargé de cette opération, et, sous l'impulsion énergique de son chef, le commandant Dicharry, d'un superbe élan il partit à l'assaut.

La préparation d'artillerie n'avait duré qu'une heure. Le 75 avait fait ce qu'il avait pu, mais seul, presque sans le concours de l'artillerie lourde. Les réseaux n'étaient donc pas suffisamment détruits et les abris étaient intacts.

De plus, les boyaux formant antennes n'avaient pu être reliés à temps pour former la tranchée de départ.

La colonne de droite du bataillon (3<sup>e</sup> et 1<sup>ère</sup> compagnies commandées par le capitaine Fruchaud et le lieutenant Ludger, sabre au clair) aborde violemment la position au cri de : «Vive la France !» et en chantant la Marseillaise.

A la lisière ouest du bois, elle culbute les premières lignes et s'infiltré dans les tranchées avancées.

La colonne de gauche est enlevée par le capitaine Bellemin-Bridat et le lieutenant Joly. Mais, après que la 4<sup>e</sup> compagnie eut dépassé la ligne ennemie, les Allemands sortirent de leurs sapes et clouèrent sur place la 2<sup>e</sup> compagnie avec les mitrailleuses non détruites.

Le lieutenant Joly est trois fois blessé ; il ne veut pas quitter sa place, mais une quatrième blessure à la tête l'y oblige et le soldat Janson l'emmène.

Les Allemands résistent énergiquement et contre-attaquent.

Leur artillerie déclenche de Brimont — observatoire merveilleux — un tir de barrage très précis.

La lutte est dure.

Officiers et sous-officiers entraînant leurs unités au combat, tombent les uns après les autres.

Les sous-lieutenants Carel, Casanova, Dutoit, Lefebvre, Maugras ; les adjudants Burgun et Marie ; le sergent Lefort, le sergent-major Boyer, insouciant du danger, ne quittent leurs troupes qu'après plusieurs blessures ou sont tués sur place.

L'adjudant Granier saute un des premiers dans la tranchée, tue un capitaine allemand, mais est mortellement frappé aussitôt.

Lescaut, Aubrun, Helbourg, soldats braves entre les braves, sont des modèles de courage et de dévouement.

Malgré l'énergie déployée — le lieutenant Dalger a un sang-froid remarquable — les contre-attaques allemandes rejettent nos unités dans leurs tranchées de départ.

Dans la nuit, quelques blessés purent regagner nos lignes — le soldat Kopp en retraversant les lignes allemandes — et rapportèrent de précieux détails et des renseignements sur la position ennemie.

D'autres furent relevés par nos brancardiers et les Allemands, opérant de la même façon, il y eut comme une trêve tacite qui permit au sergent Harmand d'aller courageusement constater avec une patrouille les modifications apportées par l'attaque à la situation de l'ennemi.

Au jour, Petit (Maurice) sortit trois fois de nos tranchées sous une pluie de balles pour ramener successivement un blessé, une mitrailleuse et le corps d'un sous-officier ; le sergent Morize fit de même, allant à 150 mètres en avant chercher un blessé.

Le bois de Luxembourg, rectangle découpé par de petites éclaircies, était organisé de façon très puissante ; les tranchées étaient profondes, des abris bétonnés protégeaient les mitrailleuses, des abris-cavernes descendaient à 5 mètres sous terre.

L'artillerie de campagne pouvait s'épuiser sur cette organisation sans en réduire la résistance.

Ce fut là l'unique raison d'un échec qui coûta au 1<sup>er</sup> bataillon du 39<sup>e</sup> presque tous ses officiers et la plus grande partie de son effectif.

\* \* \*

La vie lente reprit. Il fallait s'y faire. On chercha les fusées d'obus pour leur aluminium et l'on fabriqua des bagues.

Finaud prit sa lime à ongles et frotta le métal léger.

Il frotta des heures et des heures pour occuper ses mains et son esprit, mais l'esprit vagabondait, sautait du dernier article du journal lu à la dernière corvée, des souvenirs aux projets, des réalités tristes aux calmes espérances.

La lime rongait sans cesse, tantôt active, tantôt délicate.

- Ils sont aimables pour nous, les gens de l'arrière, dit Finaud à son caporal ; quelles attentions n'ont-ils pas eues depuis sept mois et nous devons leur conserver une grande reconnaissance pour ne pas s'être désintéressés de notre sort quand ils ont tant de raisons d'en être distraits.

Que nous pensions à la guerre, nous autres, c'est naturel, et l'arrivée du moindre percutant est toujours là pour nous la rappeler ; mais, eux, dont les affaires prospèrent et qui, tous les soirs, ne trouvent pas de places dans les théâtres tant ils sont pleins, leurs préoccupations sont telles qu'ils ont bien des sujets de l'oublier et de nous oublier.

Pour ma part, je n'aurais jamais espéré mériter leur attention pendant aussi longtemps ; et leur attention, c'est peu dire, car si j'en crois les journaux, c'est leur admiration qui nous accompagne.

Le caporal alluma sa pipe.

- Cette admiration, reprit Finaud, épuise le vocabulaire de l'Académie indispensable aux récits des actions guerrières, mais pour peu que nous restions quelque temps encore ici, ce vocabulaire ne sera plus suffisant et le superlatif languira d'anémie.

Déjà les « gendelettres » ont cru devoir nous baptiser d'une épithète un peu vulgaire et si, sous l'Empire, Grognard signifiait quelque chose, avouez aujourd'hui que Poilu ne signifie rien du tout.

Le caporal se leva, ouvrit les bras, suivit des yeux un vol de corbeaux et s'étira longuement.

- Il faut leur savoir gré néanmoins de ce baptême, poursuivit Finaud ; le soldat préfère l'argot au langage des cours, même républicaines, et Poilu est plus susceptible de rester dans les mémoires que Marie-Louise, par exemple, ou Bluet.

A partir de ce jour — l'arrière en ayant décidé ainsi — je serai donc Poilu. Voilà mon nouvel état civil et quiconque voudra me flatter n'emploiera pas d'autre vocable.

Le poil, au demeurant, est un signe de virilité, et il ne déplaît pas à l'homme (surtout lorsqu'il est désigné pour ; être guerrier) d'affirmer ses muscles par des signes extérieurs.

Je sais même une expression courante pour désigner quelqu'un de courageux et vous avez plus d'une fois — n'est-ce pas ? — entendu dire comme moi : « Ah ! Un Tel, en voilà un qui a du poil au ... »

- N'oublie pas qu' t'es d' corvée d' soup', coupa le caporal qui n'avait rien écouté.

\* \* \*

Le 39<sup>e</sup> fut transporté dans l'Aisne, le 11 avril, dans le secteur de la ferme du Choléra.

Le 10 mai, après un bombardement très violent, une fraction de la 6<sup>e</sup> compagnie, qui occupait les tranchées d'une partie du Bois de la Mine, dont l'autre partie était occupée par les Allemands, fut attaquée par un ennemi très supérieur en nombre.

Le lieutenant Fleury défendit vaillamment la position, mais nos soldats plièrent sous le coup et la liaison entre 6<sup>e</sup> et les 1<sup>ère</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies qui occupaient les tranchées du Mont-Doyen, fut coupée.

Le colonel Gibon-Guilhem envoya immédiatement la 2<sup>e</sup> compagnie renforcer la 5e, et la 10<sup>e</sup> compagnie commandée par le lieutenant Cauchy fut chargée de rétablir la liaison.

Le sous-lieutenant Boisdon, avec sa section, refoula les éléments ennemis qui avaient dépassé notre ancienne tranchée de première ligne, mais la section de l'adjudant-chef Lévêque, ayant pour mission de rejeter les Allemands installés dans la tranchée nord du Mont-Doyen, rencontra une telle résistance qu'elle ne put atteindre son objectif.

Le chef de section fit alors rapidement construire une barricade avec tous les matériaux que ses hommes trouvèrent à portée de la main.

Au contact de l'ennemi, les travailleurs n'étaient protégés que par le feu de leurs camarades et, dès qu'un brave tombait, sur un simple signe du chef, il était immédiatement remplacé par un autre.

Lévêque était remarquable. D'un coup d'œil sûr il voyait les points faibles. Avec un calme méthodique, il renforçait sa position pierre par pierre et animait sa section par le seul fait de son attitude stoïque.

Le 11, l'ennemi bombardait de nouveau très violemment tout le secteur. Il était manifeste qu'il avait l'intention d'agrandir son succès de la veille.

Une section de mitrailleuses d'un bataillon de territoriaux, qui se trouvait au Mont-Doyen, et dont l'emplacement ne permettait plus l'exécution d'un tir efficace, sur ordre du commandant de la 10<sup>e</sup> compagnie, se plaça en terrain découvert.

Le travail d'aménagement commença, mais le sous-officier et les caporaux de cette section furent rapidement mis hors de combat.

C'est alors que le lieutenant Cauchy fit appel à la section mitrailleuses du sergent Destot. Ce sous-officier parvint à organiser les emplacements prévus et, quelques instants plus tard, l'attaque allemande se déclencha.

La section Destot, dominant les tranchées ennemies, dirigea sur les Allemands un feu tellement meurtrier que l'attaque fut arrêtée net.

Les 5<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies, toutes les trois sous le commandement du lieutenant Cauchy, qui conduisit résolument la défense et dont l'abnégation n'eût jamais pour égale que la modestie, accentuèrent cet arrêt et, l'artillerie, secondant parfaitement l'effort des fantassins en exécutant un tir efficace sur les réserves de l'ennemi, l'attaque se disloqua, s'émietta sans qu'un mètre de terrain eût été abandonné.

Le lieutenant Chéron est blessé. Un vieux « bataillonnaire » de quarante ans, le père Bresles, que des erreurs de jeunesse avaient envoyé aux Bataillons d'Afrique, vient trouver le capitaine et lui dit : « Mon lieutenant est blessé. Faut que j'aie quatre Boches... »

Il part furieux vers une barricade. Un Allemand lui lance une grenade qui lui érafle la joue et va éclater derrière lui. Il le tue et s'empare de son fusil qu'il rapporte au Capitaine.

De plus en plus furieux, il repart en avant, tue un autre Boche et rapporte à nouveau son arme.

Il est plein du sang qui coule de sa joue. On l'oblige à se faire panser.

Les troupiers manifestent leur joie en chantant la *Marseillaise*, mais l'Allemand est vexé de son échec et, par représailles, il bombarde nos tranchées si rageusement, qu'en peu de temps elles sont entièrement bouleversées.

C'est pendant ce bombardement que l'adjudant LEVEQUE, alors qu'il circule dans les débris de sa tranchée, est atteint d'une grave blessure qui lui fait perdre les deux yeux.

Ce brave, qui s'était déjà signalé au Bois du Luxembourg, était d'un dévouement et d'un courage sans limite, sans cesse, depuis le début de la campagne, il avait fait admiration de ses chefs et de ses subordonnés (1).

\* \* \*

Ce ne fut pas une journée calme, 20 mai 1915, celle où régiment arriva en Artois.

Avec deux bataillons, il releva le 160<sup>e</sup> au nord de Neuville-Saint-Vaast et encaissa un sérieux bombardement d'obus de 150.

La 12<sup>e</sup> compagnie fut particulièrement éprouvée. Il ne fallut rien moins que le calme légendaire du capitaine Geisen pour faire régner l'ordre dans les esprits et sur la ligne.

Malgré la violence du tir, personne ne broncha. L'adjudant Castana, le sergent Bloch et 17 hommes furent tués sur place ; 13 autres furent blessés. Le cycliste Roland, enseveli, ne fut sauvé que grâce au dévouement du sergent-fourrier Lamauve.

Le soir les morts furent enterrés et le travail commença au lieu dit « les Cinq Chemins » et sur la cote 123.

Pendant huit jours, ce fut ou bombardement ou calme précurseur du combat. La proximité de l'ennemi, gîté dans les maisons de Neuville, était énervante et l'attaque, d'un côté ou de l'autre, inévitable.

Le Régiment cependant fut relevé dans la nuit du 30 au 31 mai par le 114<sup>e</sup> et par un régiment de la 18<sup>e</sup> division et alla tenir en soutien le secteur au sud du cimetière qu'il quitta, le 5 juin, pour se rendre à Givenchy-le-Noble.

La nuit suivante il revenait en ligne avec le 36<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.

L'ordre de la 10<sup>e</sup> Armée prescrivait de pousser l'attaque sans arrêt dans Neuville-Saint-Vaast jusqu'à la conquête complète du village ; il ajoutait que cette attaque devait être menée avec la plus grande vigueur.

Le 36<sup>e</sup> et le 129<sup>e</sup> avaient ébauché le travail, mais le village était solidement organisé par l'ennemi. Chaque maison, défendue pied à pied et recelant de nombreuses mitrailleuses ou de fortes garnisons, avait accroché des compagnies entières, si bien que le 7 juin, la cinquième partie de Neuville était seulement à nous.

Cette journée permit au 39<sup>e</sup> d'avancer un peu ses premiers postes, mais une tâche plus rude l'attendait.

Le 8, après une préparation d'artillerie importante, le Régiment (3<sup>e</sup> bataillon) devait enlever un fortin situé au nord-est et (1<sup>er</sup> bataillon) presque au centre du village, une maison dénommée E 11, crénelée de toutes parts et qui était un des points importants de la résistance.

Avec une fougue admirable, la 1<sup>ère</sup> compagnie (lieutenant Prévost), à 3 heures du matin, se jette sur elle. C'est une petite forteresse.

Aucune attaque n'a encore pu l'ébrécher et elle est trop près de nos lignes pour que l'action de l'artillerie ait pu être efficace.

L'obstacle paraît infranchissable.

Arrêtés au pied, les hommes ne veulent pas lâcher prise. Refoulés par instant, ils se ruent de nouveau, opiniâtres, cadencée par le fracas des grenades et de la fusillade, c'est une sarabande où les plus fous mènent la danse.

Pour mieux lancer leurs grenades, le caporal Vincent et le sergent Larivière donnant l'exemple, ils rejettent équipements, capotes et vestes et le ton s'élève comme monte la rage dans les cœurs.

Le lieutenant Roubaix (2) tombe à la tête de sa section. Pour venger cette mort douloureuse, ses hommes, entraînés par le sous-lieutenant de Brétizel et le sergent Bréant, se jettent à corps perdu contre la maison.

Il faut en finir.

Le commandant Dicharry fait parvenir des grenades incendiaires. Les explosifs font leur office et le feu se déclare dans le repaire. Les bandits essaient de fuir. Ils tentent désespérément de sortir par les jardins, mais ils nous ont tué trop de monde à bout portant, sans pitié, ils sont abattus.

Progressant à travers les ruines, nos troupiers prennent à revers des maisons dans lesquelles les Allemands veulent se maintenir.

La 2<sup>e</sup> compagnie (capitaine Dalger), joint son mouvement à celui de la 1<sup>ère</sup> et pénètre dans un groupe de maisons ; l'intrépide sergent Bréant s'empare d'une pièce de 77 et tue sur place les servants ; le sergent Beauvoisin s'élanche contre une barricade. Blessé, il revient à la charge, une deuxième balle l'abat.

On fouille les caves, on nettoie, on découvre — oh ! miracle ! — deux Allemands vivants.

La moitié du village est à nous.

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies, lieutenant Aveline en tête, s'y élargissent malgré des feux de mitrailleuses venant de tous côtés. Le sous-lieutenant Breuil y est tué. Le soldat Duhomme sort deux fois de son abri, sous un feu violent, pour aller chercher un sergent et un camarade blessés.

Cette progression du bataillon jusqu'à la lisière nord du village, à cheval sur la rue de Souchez, permet au 36<sup>e</sup> d'avancer sa ligne; le 3<sup>e</sup> bataillon du 39<sup>e</sup> (capitaine Geisen remplaçant le commandant Mathieu blessé la veille) est toujours arrêté devant son fortin.

Le 1<sup>er</sup> bataillon pousse encore en avant vers le nord-est, mais accroché par le 3<sup>e</sup> à sa droite, la progression se ralentit.

La 3<sup>e</sup> section de mitrailleuses (adjudant Bréval) appuya l'attaque du 1<sup>er</sup> bataillon.

Elle se porta d'abord dans les ruines d'une maison dont les Allemands venaient d'être chassés, puis avança encore et, mettant ses pièces en batterie, derrière un pan de mur, ouvrit le feu au tir rapide sur les fuyards.

Les cadavres trouvés le lendemain renseignèrent sur la justesse du tir.

Bientôt les Allemands ne se glissaient plus qu'isolément entre les murailles éventrées. Les servants des mitrailleuses saisissaient leurs mousquetons et prenaient pour cible les dos gris qui se faufilaient à 30 mètres d'eux.

Le soldat mitrailleur Blaise, se dressant sans crainte au dessus de l'abri qui le cache, épaula et prend son temps pour mieux viser. «Le petit Blaise va s'amuser...» crie-t-il joyeusement. Mais il ne peut tirer qu'une cartouche, une balle en plein front l'a tué l'arme à la main.

A droite du village, la 1<sup>ère</sup> section doit tenir sous un feu d'artillerie extrêmement violent. Le caporal Lerebour est tué en pansant avec courage un de ses camarades. Le lieutenant Mizony est blessé.

L'adjudant Bréval tombe à son poste ; il n'a pas cessé un seul instant de montrer à ses hommes du calme et du sang-froid.

Le soldat Moitié de la 4<sup>e</sup> section, dans la crainte d'une contre-attaque, refuse de quitter sa pièce pour se mettre à l'abri et s'étend mourant au pied de sa mitrailleuse.

Le caporal Dorgelès allant prévenir d'un danger une section isolée, trouva tous les mitrailleurs tués ou blessés par un même obus. Au même instant les Allemands contre-attaquaient ce point. Le caporal Dorgelès se mit en position à la mitrailleuse intacte et par un tir d'une précision rare, brisa net le mouvement ennemi.

La nuit du 8 au 9 fut employée à l'organisation des positions conquises dans la journée du 8, à la reconstitution des unités et à la mise en place des canons de 58 destinés à battre le fortin nord-est (3).

Le général Mangin a crié dans le téléphone : « C'est une fuite en avant que je veux... ».

Le chef de bataillon Lachèvre, commandant provisoirement le Régiment a dit aux compagnies : « A 8 heures 30, vous bondirez... »

Le 9, à 8 heures 30, le 3<sup>e</sup> bataillon, en liaison avec le 2<sup>e</sup>, s'élança sur le fortin.

C'est un ensemble de tranchées renforcées de sacs à terre, avec des abris souterrains à l'épreuve des obus de gros calibres, et tachetées d'emplacements de mitrailleuses.

Certaines mitrailleuses sont montées sur plates-formes mobiles et rentrent à volonté sous terre, pour se soustraire aux bombardements.

Ce bataillon resserre le fortin sur trois faces.

Pas de formation savante, un seul ordre : « Au fortin le plus vite possible et tuer le Boche... »

Des sacs à terre sont retirés des parapets et servent de marchepieds aux assaillants.

« En avant... » Ils se jettent de trous en trous, enjambent les fils de fer, s'en arrachent, sautent les boyaux. Ils ne tirent pas, ils courent, ils volent et, d'un seul bond, ils sautent dans le fortin et tuent le Boche.

Les lieutenants Mauger et Arnold, le sergent Moreux sont gravement blessés ainsi que le lieutenant Leblong dont la blessure entraînera la perte d'une jambe.

L'après-midi, le sous-lieutenant Huby, s'affaisse mortellement frappé en donnant des ordres à découvert au-dessus du parapet. On ne peut arrêter le soldat Ouvril qui poursuit l'ennemi par les boyaux à toutes jambes.

Les Boches ont été surpris par la soudaineté de notre attaque (un gros râblé était en train de changer de chemise). Ils n'ont pas eu le temps de faire disparaître : colis de charcuterie, jambonneaux, saucisses, fusils (chargés aux créneaux et pointés sur notre tranchée), milliers de cartouches, capotes, jumelles, équipements, baïonnettes- scies, boîtes de cigares et... un casque de sapeur-pompier de Neuville-Saint-Vaast.

Enfin nos troupiers le tiennent ce fameux fortin ! Ils y resteront.

Tous les visages rayonnent. Ils ne savent pas, ces braves, comment exprimer leur joie. Le sergent Lesueur, qui est entré le premier dans la place avec l'adjudant Hautot, grimpe sur un tertre et, se tournant radieux vers ses hommes, leur crie : « C'est-y tapé, ça, les enfants... »

A midi, le village entier était en notre possession.

Dans l'après-midi, les Allemands déclenchèrent sur le village un violent tir d'artillerie avec des obus de tous calibres; malgré ce feu, le régiment resta sur ces positions.

Le capitaine Combes, admiré de ses hommes, passe derrière chaque section de sa compagnie, et, autant par son calme que par ses bonnes paroles, relève le moral de chacun. Le capitaine Vaudremer est frappé près de lui ainsi que le capitaine de la Marre.

Le soldat Weiller communique les ordres aux endroits les plus dangereux et panse les blessés qu'il trouve sur sa route avec un dévouement remarquable.

Quand le bombardement se fut apaisé et que la défense fut établie, il n'en était pas un, du plus grave chef au plus imberbe grenadier, qui ne ressentit en lui même la satisfaction du devoir largement accompli (4).

\* \* \*

Il reçut en souriant sa permission des mains du fourrier.

Sa permission !

Ça n'était pas une blague, ça n'était pas un bateau ; ce soir, il allait prendre le train pour Rouen où il passerait quatre jours dans sa maison, quatre nuits dans son lit.

Jusqu'à cet instant, il n'avait pas voulu y croire tant cette faveur lui paraissait irréalisable et, maintenant, il craignait un coup du sort, l'obus malheureux ou la balle perdue, qui, à la dernière seconde, pouvait lui ravir pour toujours ces heures inespérées, récompense de tant de souffrances.

Il plia soigneusement le papier, le mit dans son portefeuille et retourna dans son gourbi, plein d'une joie intérieure.

Ce qu'il en avait à leur raconter aux civils ! Tous ses souvenirs se mêlaient, se succédaient sans suite raisonnable. Il désespéra de les mettre en ordre et tenta de s'intéresser au coupe-papier que grattait un copain.

Tentative vaine. Pour la millième fois peut-être depuis quinze jours qu'on en parlait dans la tranchée, il vivait par avance ce que pouvait être une permission

La nuit vient tard en juillet. Pour tuer le temps, il démontra son sac, rangea soigneusement son linge, mit des lettres dans sa poche.

Il devait partir avec les cuisiniers qui apportaient chaque soir la soupe.

Deux coups de feu lui firent tendre l'oreille. S'ils allaient attaquer ?

Il ne mangea presque pas dans la crainte de ne pas être prêt pour le retour de ses guides.

- « Eh ! Finaud... tu viens ?... »

Il trébucha dans sa hâte, passa ses musettes à l'envers, accrocha son sac au mauvais trou, il suait déjà.

Toute l'escouade, même l'homme de garde, était devant lui, goguenardant pour tromper la convoitise.

Il serra toutes les mains.

- Alors viens-tu oui ou non ?... crièrent les cuistots.

- Voilà... Voilà... »

Il courut derrière eux.

- Eh !... Finaud... Finaud...

- Eh !quoi ?...

- Si tu vois des gars du dépôt, tu leur diras de prendre patience...

- Oui... Au revoir...

Il reprit sa course et disparut derrière le pare-éclats.

\* \* \*

Le 39<sup>e</sup>, pendant août et septembre 1915, creusa la terre dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast en vue de l'attaque du 25 septembre, laquelle, après la rupture du front, devait mettre le point final à ce que l'on appelait déjà la « grande guerre ».

Le régiment classé parmi les troupes d'exploitation du succès, ne prit pas une part active à l'offensive du 25 proprement dite. Ce n'est que le 27 qu'il entra effectivement dans l'action par des luttes à la grenade qui n'avaient pour but qu'un redressement de lignes, les projets de rupture étant abandonnés devant la résistance énergique des Allemands. Le caporal Hernier, est blessé.

Le 2 octobre, le 2<sup>e</sup> bataillon, après une préparation d'artillerie, doit attaquer (5).

Les troupes, à 16 h. 30, se portent avec entrain à l'assaut, malgré les mitrailleuses et un barrage de tous calibres.

Le capitaine de la Marre et le lieutenant Fleury sont tués.

A 17 heures, la 5<sup>e</sup> compagnie, commandée brillamment par le lieutenant Thiry, est maîtresse de son objectif et s'y maintient avec des barricades. Le sergent Gaurat est tué d'une grenade.

Les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> moins heureuses, sont prises d'enfilade et ne peuvent soutenir l'effort de la 5<sup>e</sup> qui se trouve en flèche. L'aspirant Reverdot, l'adjudant Botte, les sergents Senac et Naulot tombent en entraînant bravement leurs sections à l'assaut.

La 6<sup>e</sup> compagnie n'a plus qu'un officier et qu'une vingtaine d'hommes. L'artillerie lourde succède à l'artillerie de campagne et c'est sous un bombardement énorme, ponctué de grenades, souligné par des tirs de mitrailleuses que le 2<sup>e</sup> bataillon s'organise comme il peut, perdant ses hommes un à un, fondant d'heure en heure.

Le soldat Sabatier, le caporal Mauser, le sergent Bornet sont infatigables. Insouciants du danger, ils reconnaissent avec soin l'emplacement de l'ennemi afin de pouvoir l'atteindre plus sûrement avec leurs grenades.

Le soldat Marie rampe sans être aperçu et ébauche une barricade d'attaque avec un sang-froid remarquable. Les adjudants Trompette et Lauret, les sergents Drouet et Coursault ont une admirable fougue.

La 4<sup>e</sup> compagnie est décimée et le capitaine Lobies qui la commande est tué dans la tranchée. Le 3, à midi, les Allemands attaquent à leur tour en trois vagues successives, mais ils sont arrêtés par nos grenadiers, âpres à conserver leur gain.

Le sous-lieutenant Papillon donne le plus bel exemple de bravoure en se faisant tuer devant sa section. Les sergents Vincent, Simon, Vitali, l'adjudant Mutel, les soldats Brunel, Burgrand, renouvellent leurs exploits et maintiennent leurs grenadiers avec la plus grande vigueur.

Deux compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon sont envoyées en soutien au 2<sup>e</sup> bataillon et la lutte continue violente.

L'ennemi subit de grosses pertes, mais on a l'impression que celles-ci sont constamment comblées.

Les nôtres sont en ligne depuis sept jours.

La compagnie Dalger (2<sup>e</sup> compagnie) remplace la 5<sup>e</sup> dans son redoutable saillant.

Les Boches attaquent à nouveau à 15 heures.

Le barrage déclenché trop tard par notre artillerie est inefficace et l'effort ennemi est si rude que la 2<sup>e</sup> compagnie perd pied et se reporte à 25 mètres en arrière.

Le lieutenant Coffin tombe glorieusement à la tête d'une contre-attaque.

De la Brigade arrive l'ordre de reprendre coûte que coûte les positions.

La compagnie Dalger tente de progresser à la grenade par les boyaux. Le 75, par un tir malheureux, arrête cette progression et met hors d'usage deux de nos mitrailleuses.

Cependant l'objectif n'est plus qu'à 15 mètres.

Le 4 octobre, à 13 heures, le capitaine Dalger lance encore sa compagnie à l'assaut, moitié par les boyaux, moitié par la plaine ; mais d'impitoyables mitrailleuses couchent tout ce qui se montre, et, dans les boyaux, roulent et s'entassent nos blessés et nos morts (6).

A deux heures, nouvelles tentatives ; l'effort est inutile. La compagnie est réduite à 60 hommes. Le lieutenant Tessier est grièvement blessé.

L'ordre de stabiliser arrive à 18 heures et, relevé par le 1<sup>er</sup> bataillon du 36<sup>e</sup>, le 2<sup>e</sup> bataillon du 39<sup>e</sup> va se placer dans les tranchées à l'intérieur de Neuville (7).

Le 10 octobre, le 39<sup>e</sup> se rend à pied à son nouveau secteur : Rocclincourt-Ecurie.

Il passe Arras au beffroi démantelé et relève le 28<sup>e</sup> Régiment d'infanterie aux tranchées.

C'est le calme après la tempête.

Le 15, relève, et le 39e, à Wanquetin et à Hauteville, se repose jusqu'à la fin du mois.

\*  
\*   \*  
\*



*Secteur de Roclincourt, septembre-octobre 1915  
Les ruines de l'église de Roclincourt*

---

(1) Le caporal KLAUSMANN fut tué par un obus qui pénétra dans son abri.

Le soir, chaque escouade lui rendit les honneurs, et son corps fut transporté à la Pêcherie, où furent déposées sur sa tombe les couronnes et les croix de muguet que ses camarades lui avaient confectionnées.

(2) Le lieutenant Boubaix était dispensé de toute obligation militaire à la mobilisation.

(3) Le 9, à 3 heures 30 du matin, la section du sous-lieutenant Taillandier (10<sup>e</sup> compagnie) reçut l'ordre de se porter, renforcée par une section de la 11<sup>e</sup> compagnie et d'un détachement de Génie, à l'assaut d'une barricade construite dans le village.

Le sous-lieutenant Taillandier se lança vaillamment à l'assaut, mais l'ennemi déchaîna une fusillade qui, éclaircissant considérablement sa troupe, ne lui permit pas de se porter plus avant.

Il fut lui-même blessé deux fois ; malgré cela il ne voulut pas quitter son poste.

A l'aide de sacs à terre, il fit organiser la position sur laquelle il se trouvait ; mais blessé une troisième fois, il fut obligé de se laisser emmener par les brancardiers.

Le sergent Buchy, qui le remplaça, fut tué quelques instants après.

Enfin la section du sous-lieutenant Labrude, non sans s'être imposée à l'ennemi par un énergique lancement de grenades, put achever les travaux commencés par la section Taillandier.

(4) Le Régiment n'avait fait que 3 prisonniers, mais avait capturé un très important matériel : Une batterie de 105 abandonnait ses munitions, une pièce de 77 prise par le groupe de combat du sergent Bréant de la 1<sup>ère</sup> compagnie, ainsi que des minenwerfers, du matériel de Génie ; enfin un poste de secours complet recevait une garnison d'infirmiers et de brancardiers français.

Les unités engagées par l'ennemi à Neuville appartenaient à 6 régiments différents. La ténacité de leur résistance, les cadavres allemands au nombre de mille environ tombés dans les boyaux, les maisons et les ouvrages conquis, témoignèrent de la violence de ces combats de rues et de l'importance que les Allemands attachaient à la conservation de ce point d'appui.

5) Le sergent Trouilleau couvre une section d'attaque avec une patrouille, et se glisse presque sous les fils de fer ennemis où il tue deux Allemands. Le sous-lieutenant Assimon, de la 9<sup>e</sup> compagnie, est tué en exécutant une reconnaissance.

(6) Tués :

Lieutenant Fleury ; Sergent Fougères ; Sergent Fontaine ; Aspirant Denis ; Soldat Chevalier ; Lieutenant Vallemont.

Blessés :

Sous-lieutenant Bouvard ; Sous-lieutenant Fournier ; Sergent Gougeon ; Soldat Eble (ramenant un sous-officier allemand sur ses épaules.)

(7) Le brancardier Boust, 5<sup>e</sup> compagnie, allait ramasser les blessés sous les feux les plus violents et les transportait sur son dos.

Le capitaine Dubois, commandant la 9<sup>e</sup> compagnie, fut obligé d'en passer le commandement au lieutenant Lancelot, sa santé ne lui permettant pas de fournir les efforts indispensables. Il devait succomber plus tard, intoxiqué par les gaz.



Souches, février 15

Le marais devant le parc du château.

à l'horizon : La crête de Givenchy-en-Gohelle.

## Souchez

L'escouade était perdue.

En pleine nuit, arrêtés sur la plaine, ils essayaient vainement de percer l'obscurité, écoutaient la canonnade lointaine, levaient la tête comme des chiens ayant perdu la trace et cherchant un indice dans le vent.

Pour donner moins de prise au barrage, le capitaine avait prescrit d'échelonner les escouades, et celle-là, le cerveau engourdi par l'inquiétude, par le ronronnement du canon, par la fatigue, aveuglée par le noir et par la pluie, avait dû obliquer, et s'était subitement trouvée seule, ne sachant plus que faire.

- On n' peut tout d' mêm' pas rester là ? , osa le caporal.

Personne ne répondit.

La nuit était trop profonde pour pouvoir reconnaître le tronc d'arbre repéré lors des dernières relèves, pour distinguer où la taupinière commençait, boyaux conduisant aux tranchées et solides abris des brancardiers divisionnaires.

C'était sans doute de Souchez que partaient les faisceaux de fusées qu'on voyait à l'horizon ; de Souchez aussi ces traits rageurs de mitrailleuses.

La pluie vernissait les casques et dégoulinait le long des oreilles dans le col trop large des capotes.

- Il faut partir. On va pas rester là, répéta le caporal,

- C'est toi qui commande, dit une voix mauvaise.

Il fit quelques pas dans l'espoir d'une indication qui lui permettrait de se diriger plutôt à droite qu'à gauche ; les autres suivirent. Il craignit de s'arrêter et continua de marcher droit devant lui, sans savoir.

Ils allaient, cahotés, secoués, heurtés, au travers des trous d'obus, se sachant au fond quand les pieds étaient sans l'eau jusqu'aux bandes molletières, ahanant pour ravir l'autre côté, craignant de se perdre l'un l'autre, rognant, sacrant, pliant sur les genoux, les pieds agglutinés par la boue, gros comme des musettes de permissionnaires, ils allaient, ils suivaient.....

Un arrêt les colla l'un contre l'autre.

Ils respirèrent longtemps, relevèrent le casque, essuyèrent les fronts en sueur d'un revers de manche.

- J' sais p'us, dit le caporal.

Guidés par les fusées, ils s'étaient rapprochés instinctivement des lignes. Les uns assis au bord d'un entonnoir de 150, les autres debout, ne voulant pas s'asseoir pour éviter l'effort qui relève, ils attendaient, silencieux, perdus.

- Y-a deux heures qu'on marche, dit quelqu'un, il est onze heures.

Un barrage plus proche les secoua un peu.

- Restez là, j' vais voir, dit Finaud.

Il but une longue gorgée à son bidon et partit.

La pluie s'acharnait.

- Garc' de pluie!

- Qu'est-c' qu'on va prendre !

- Pourvu qu'on les r'trouv' avant 1' jour !

De longues minutes s'écoulèrent. La pluie refroidissait la sueur, ils avaient froid.

Finaud appela :

- Eha! La 13<sup>e</sup> .....

- Eha ?

- Venez....

Ils se remirent péniblement en marche dans la direction de la voix.

A chaque pas, l'eau dans les souliers faisait « floc ».

- J'ai trouvé un boyau....

- Où ça?...

- Là... Suivez-moi....

Finaud sauta dans le vide et l'on entendit ses jambes s'enfoncer dans la boue.

Les uns après les autres, ils sautèrent, ou se laissèrent glisser sur le parapet.

Dans le fond du boyau, la boue leur montait au-dessus du genou.

- Tout l' mond' est-y là ?

Ils partirent. Ils marchaient dans leurs pas, obligés de s'y prendre à plusieurs fois pour extirper leurs jambe, enfoncées comme des racines, n'ayant même plus le besoin de jurer, titubant, ballotés d'une paroi à l'autre, soûls de fatigue, les mains en avant ou aux cuisses pour aider l'extraction des jambes.

Ils tournent à gauche. La boue est plus liquide, mais y en a davantage. Elle entre par les poches de culotte, coulant sur le caleçon, glace le ventre. Ils ne peuvent plus lever les jambes, ils les traînent en tournant le tronc comme les égoutiers. Ils vont un peu plus vite.

Brusquement, l'un des premiers disparaît en poussant un cri

- A moi .....j'enfonce....

Il est tombé dans un puisard et il a l'eau boueuse sous les aisselles.

- Où es-tu ?....

- Là., là... vite...

On lui tend une crosse de fusil. Il s'y agrippe désespérément et à trois ils arrivent à tirer le bloc de boue qui geint comme un animal exténué.

Ils repartent. Le boyau monte, la fange diminue, ils n'en sont plus qu'aux mollets.

Soudain, des voix. Une entrée d'abri dans le fond duquel on distingue une vague lueur de bougie.

- C'est-y 1' 39 ici ?

- L' 39 ?, t'es pas fou? C'est 1' 405.... »

Ils savent que le 39 est en liaison avec ce régiment. Ils reprennent courage. Les fusées sont plus près, les coups de feu plus nets.

Tout-à-coup, sans qu'on sache pourquoi plutôt à cette place qu'à une autre, une rafale de 105 défonce le sol à vingt mètres en avant d'eux et jette six lueurs sourdes.

Ils sont à quatre pattes au fond du boyau, la tête sous le sac, le fusil sous eux, et les secousses du sol les remuent jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Que faut-il faire ?

Six autres 105 plus près d'eux les recroquevillent; il faut qu'ils passent, la troisième rafale est pour eux.

Ils se lèvent d'un même bond et courent la main gauche en avant, l'autre crispée sur la crosse du fusil.

La rafale arrive en bourdonnant, les dépasse. Ils se serrent, repartent ; ils soufflent comme des bêtes de somme.

La pluie ne cesse pas, la boue recommence.

Devant une descente d'abri :

- C'est-y 1' 39 ?

- Oui.

- Quell' compagnie ?

- La 10<sup>e</sup> ...

C'est la compagnie de réserve. Ils sont presque rendus. Les fusées éclairent constamment le boyau et la marche est plus facile.

Une silhouette se découpe.

- Ah mon adjudant.....»

- Qui est là ? »

- C'est nous !.. la treizième.., mon adjudant...

- Ah ! c'est vous..., pas trop tôt, bande d'imbéciles, vous pouviez pas suivre comme les autres ? Si jamais on va au repos, vous en baverez du poste de police.... Ah ! mes cochons. .. En attendant, c'est votre tour de garde, mettez-vous aux créneaux, et qu' j'en pince un roupiller.....Quelles gourdes quand même ...

\* \* \*

Le prisonnier allemand avait dit « L'attaque sera prononcée le 21 février sur le fortin de Givenchy et sur les lignes avoisinantes ; la préparation d'artillerie commence à 13 heures et se terminera vers 16 heures 30, heure à laquelle l'infanterie sortira ».

La préparation d'artillerie commença dès l'aube, et les Allemands ne se contentèrent pas du « fortin de Givenchy et des lignes avoisinantes », toutes les positions arrières de Villers-au-Bois à Ablain-Saint-Nazaire subirent le sort des premières lignes.

Les tranchées étaient tenues par les 1er et 2<sup>e</sup> bataillons. Le 3<sup>e</sup> bataillon en réserve au Cabaret-Rouge.

Pas une communication qui ne soit détruite. A 18 heures après l'attaque prévue, le fortin était évacué ainsi que premières lignes, et la liaison au nord avec le 405<sup>e</sup> était coupée.

Le 3<sup>e</sup> bataillon reçut l'ordre d'aller renforcer les autres bataillons, d'essayer de reprendre le terrain perdu, et de se mettre en liaison avec le 405<sup>e</sup>.

Le mouvement s'exécuta dans des conditions extrêmement difficiles sous un barrage d'obus lacrymogènes et asphyxiants, mais le bataillon réussit à s'établir dans la tranchée de soutien jusqu'au Chemin-Creux où il se relia au 405<sup>e</sup>.

Dans la nuit du 22, à 4 heures 40, le Colonel commandant le 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie déclencha une contre-attaque avec le 3<sup>e</sup> bataillon et la 7<sup>e</sup> compagnie.

Cette contre-attaque, très énergique, ne put cependant reprendre tout le terrain abandonné et fut lancée à nouveau à 23 heures.

Les compagnies, se secondant mutuellement, poussèrent tant et si bien, que la ligne fut redressée et que le terrain reconquis fut organisé.

Le capitaine CAUCHY, commandant la 2<sup>e</sup> compagnie, voyant la 10<sup>e</sup> accrochée, porta audacieusement ses hommes en avant, lui frayant un passage, et assurant ainsi l'enlèvement de la ligne.

Le sous-lieutenant MORIZE, blessé, ne veut pas se laisser évacuer. Il est obligé, à bout de forces, de partir, et est remplacé à sa barricade par le sous-lieutenant DE CHAMPORAIN, arrivé la veille au 39<sup>e</sup> et qui fut tué quelques instants après.

Le sous-lieutenant TAILLANDIER, superbement, en tête de ses hommes, la pipe à la bouche, lançait des grenades avec un sang-froid imperturbable. Il fut blessé quatre fois et combattit jusqu'à la mort.

Le sous-lieutenant ANQUETIL et l'adjudant MICHOTTE furent tués,

Pendant toute l'action, le bombardement n'eut pas un temps d'arrêt. D'un côté comme de l'autre, les batteries firent rage. Aveuglés par la neige, abasourdis par la mitraille, nos soldats se battirent avec leur fougue habituelle, et leurs actions d'éclat s'égrenèrent, grains admirables de leur chapelet d'héroïsme et d'abnégation.

Ainsi, le soldat THIELLU, de la 10<sup>e</sup> compagnie, qui, ayant épuisé ses grenades à contenir l'attaque ennemie, se dressa sur la position, et, intrépide, narguant la mort, menaça l'ennemi du poing.

## La Lorraine

De mars à juin 1916, le 39<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie tint un secteur en Lorraine.

Ce fut l'ère des terrassements, des concours de fumiers fleuris ce dernier divertissement dans le but de pouvoir plus aisément supporter les odoriférants monticules, qui, cherchant à concurrencer la Meuse, se complaisaient devant chaque maison des villages.

Le dimanche, la messe était dite par l'aumônier du Régiment dans les ruines de la chapelle de Champenoux.

Les murs seuls subsistaient. La toiture savait été détruite par quelques obus, mais le cadre rustique suffisait aux fidèles. Les capotes fanées avaient trop l'habitude de vivre et de mourir sous la grande voûte bleue pour s'inquiéter de la voir encore abriter leurs recueils.

Les bataillons se relevaient mutuellement aux tranchées. Le secteur était tranquille, et le printemps, sur chaque branche, s'égosillait de l'aube aux patrouilles.

Tout a une fin; surtout les bons secteurs.

Un beau jour, par le même cycliste qui aurait pu aussi bien apporter une décision ministérielle prescrivant de passer la cuisine roulante au Faineuf, arriva l'ordre de départ.

C'en était fait des tranchées ratissées pour les visites des députés, des gourbis «pépères», des narcisses et des muguetts autour des P. C. confortables...

Il fallait partir. Où allait-on ?

On fouilla dans la boîte, aux tuyaux. Un seul semblait solide. Un peu trop solide, même.

On s'abordait d'un nom

- Verdun ?...
- Verdun !
- Vraiment...? Tu crois...? Verdun ?...
- Oui, oui... Verdun !...

Le tuyau était en bonne tôle. Il ne creva pas.

\*

\* \*



*Dans l'église en ruines de Champenoux  
La messe du dimanche*

## Verdun

Comment appeler cette affaire du 13 juin sur l'ouvrage Thiaumont?

Un prélude ? Une préface ? Un hors-d'oeuvre ?

Le 1<sup>er</sup> bataillon du 39<sup>e</sup>, le 12 au soir, monte aux tranchées pour exécuter une attaque au sud-est de la ferme de Thiaumont. Il se place dans les trous d'obus à quelques mètres en avant des tranchées de première ligne, entre l'ouvrage et la redoute 320.

Les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies sont en avant, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> à 100 mètres en arrière. Elles écoutent le bombardement de notre artillerie sur le secteur. Il est juste suffisant pour mettre l'ennemi en éveil et le faire riposter.

A 1 heure 30, elles attaquent, mais un bataillon du 93<sup>e</sup> qui doit couvrir la gauche ne manifeste guère sa présence et la 2<sup>e</sup> compagnie ne peut avancer que difficilement, prise de flanc par un important groupe ennemi.

A droite, la 1<sup>ère</sup> compagnie plus heureuse, malgré la résistance du Boche, gagne du terrain et réussit à porter sa ligne à 175 mètres en avant de l'ancienne position.

Vers 3 heures l'ennemi se ressaisit et les feux de mitrailleuses et de mousqueterie sont tellement violents, que la progression est arrêtée.

Le jour se lève.

On s'organise, on se consolide.

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies ont suivi et s'enterrent de la même façon.

Le Boche n'est pas content. Avec du gros noir il fait présager une attaque. Celle-ci ne vient pas.

Dans la nuit du 13, le bataillon est relevé et va se placer en position d'attente dans le bois de Fleury. Le Boche boude ; il n'attaquera pas.

Pourtant son aviation est active et ses réglages fréquents.

Le 15, à 21 heures, sur le 3<sup>e</sup> bataillon qui est en secteur, il ébauche une diversion à la grenade ; nos barrages énergiques le remettent à sa place.

Pendant 5 jours, il ragera avec des bombardements intermittents de plus en plus nourris.

Que cherche-t-il? Que veut-il ?

Peu à peu une anxiété instinctive s'empare de chacun. La fatale destinée effleure de son aile noire ceux qui vont être accablés sous elle (1).

### **Traduction littérale du carnet de route du feldwebel Otto SCHMITT, observateur en drachen**

21 juin 1916, au soir.

*« Hoch !... hoch! hoch !... et encore trois fois hoch h... !... hoch !..., pour nos artilleurs. Quel beau travail pendant cette prodigieuse journée et comme ils sautaient les pauvres Franzözen sous notre tonitruant bombardement.*

*Si c'est toujours le 39<sup>e</sup> d'infanterie qui est là, devant il ne doit plus en rester grand'chose. Spectacle kolossal et digne d'admiration, qui me faisait oublier le froid dans ma nacelle, où je suis resté depuis 5 heures jusqu'à 19 heures. Dès 6 heures ce matin sur les premières et deuxième lignes, le bombardement commença. Réglé depuis plusieurs jours, il n'eut pas de peine à découvrir les bons coins, et c'était plaisir de voir nos 150 envoyer les poutres des abris voltiger à de grandes hauteurs.*

*Les 210 et les 380 étaient aussi au travail, en un mot, toute notre excellente artillerie, et pas un mètre carré de mon secteur d'observation n'a été épargné.*

*C'était splendide. D'immenses gerbes de terre et de fumée jaillissaient de toutes parts. Au milieu de ces gerbes, j'apercevais des sacs à terre, des piquets de réseaux, des débris et aussi, je crois bien, des soldats qui ne devaient pas rire. Toujours ainsi sans arrêt jusqu'à la nuit. Nos courageux artilleurs ont dû avoir chaud, mais ils devaient aussi, les Français, avoir chaud supérieurement.*

*S'il en reste quelques-uns de ce régiment digne de pitié qui avait le numéro 39, ils garderont un bon Souvenir de la superbe et excessive artillerie allemande.*

*J'espère demain semblable ».*

22 juin 1916. De la nacelle, 9 heures du matin,

*« Je continue à noter au fur et à mesure ce que je vois de l'incommensurable bombardement qui recommence comme hier. Cela me réserve une affriolante journée.*

*C'est pour occuper Fleury, que je distingue dans la poussière, que nous mettons un soin attentionné à préparer le terrain de la sorte. Nos troupes d'assaut y pénétreront avec aisance et je pense...*

*Un avion... »*

Le carnet de route de Otto SCHMITT s'arrête là, car l'avion signalé était français. Il mit le drachen en flammes et obligea l'admiratif sous-officier à descendre en parachute, le vent aidant, dans nos lignes.

\* \* \*

*Mais je sais que sourds, aveugles,  
dans la tempête déchaînée,  
tandis que le ciel éclatait sur nos têtes  
et que la terre se déchirait sous nos pas,  
nous avons éprouvé l'horreur d'un frisson sacré !*

Adrien BERTRAND.  
(L'Orage sur le Jardin de Candide),

Le bombardement du 22 juin fut formidable. Implacablement nos tranchées furent pilonnées. Pendant ces heures effroyables, nos soldats dans les trous, dans les vestiges des tranchées et des abris, attendaient, anxieux, l'attaque de l'infanterie qui mettrait un terme à l'enfer et permettrait la défense.

Ils étaient impuissants sous cette débauche de mitraille. Voutant l'échine, soulevés comme des fétus, ils attendaient, passifs, l'éclat mortel ou l'ensevelissement. Lamentable fin du soldat qui meurt les membres brisés, étouffant, la bouche et les oreilles pleines de terre, sans pouvoir même crier sa douleur et sa haine, sans un regard de pitié, sans un geste qui console...

Le 2<sup>e</sup> bataillon (commandant de Lignières), était en première ligne depuis quatre jours aux abords de l'ouvrage 320.

Le 1<sup>er</sup> bataillon (capitaine Geisen) (2) était en deuxième ligne.

Le 3<sup>e</sup> bataillon (commandant Mathieu) en réserve à Verdun.

Le bataillon de Lignières devait être relevé par le bataillon Geisen dans la nuit du 22 au 23, après que celui-ci aurait été lui-même relevé par le bataillon Mathieu (3).

A 20 heures commença une émission de gaz asphyxiants par obus qui dura jusqu'à 3 heures du matin et fut remplacée par un bombardement aussi intense que celui qui l'avait précédée.

L'air était irrespirable. Sous les masques, les colonnes se déplaçaient péniblement. Dans la nuit, aveugles derrière les lunettes que la sueur embuait, les hommes allaient lentement, cherchant le sol à chaque pas. Tous les 100 mètres, les chefs de section arrêtaient leurs fractions pour éviter l'essoufflement, mais la montée vers Fleuty était dure, et des hommes s'affaissaient sous l'effort.

Echappant à l'action des chefs qui subissaient les mêmes atteintes d'asphyxie, ils s'échelonnaient de trous en trous et seule la 3<sup>e</sup> compagnie, venant de la poudrière, parvint à relever la 6<sup>e</sup>.

Le Général de Brigade MESPLE, devant l'imminence de l'attaque, prescrivit de conserver en réserve le bataillon DE LIGNIÈRES (2<sup>e</sup> bataillon) qui devait rentrer à Verdun et de placer le bataillon CAUCHY (3<sup>e</sup> bataillon) dans la ligne intermédiaire.

Les emplacements devaient donc être après la relève des 1<sup>er</sup> bataillon, 3<sup>e</sup> bataillon, 2<sup>e</sup> bataillon.

Pour arriver sur son emplacement, le 3<sup>e</sup> bataillon pris par les gaz dès la sortie de Verdun, fit preuve d'une énorme volonté. Les masques ou trop serrés congestionnaient les hommes, ou mal ajustés, ne les préservaient pas de l'empoisonnement.

La chute dans un trou était fatale, le choc déplaçait le masque, l'air vicié arrivait aux bronches et malgré les tentatives de ses camarades le soldat suppliait de le laisser mourir.

Le soldat PETIT, ordonnance, tombé de la sorte disait en pleurant à son capitaine: «Laissez-moi, mon capitaine ce n'est pas de ma faute si je vous abandonne, laissez-moi, les autres ont besoin de vous...». Les soldats VILETTE et LEBARGE furent victimes de leur dévouement.

La traversée des bois Fleury fut infernale. Les canons étaient accolés roue à roue, et les artilleurs contrebattaient les batteries allemandes. Le 3<sup>e</sup> bataillon passait sous les trajectoires, s'aplatissait devant les pièces en fureur, abasourdi par leur tonnerre.

A la sortie des bois, au milieu des rafales qui le criblaient, il ne trouva plus que quelques éléments épars du 1<sup>er</sup> bataillon. Celui-ci, pressé par l'arrivée du jour, ayant commencé son mouvement pour relever le 2<sup>e</sup>.

Cette relève ne put se faire. Les unités disloquées, les petites colonnes rompues à chaque instant par un obus qui soulevait tout : la terre et les hommes, furent arrêtés à l'aube par le pilonnage qui succéda à l'émission des gaz.

A 3 heures du matin, le Régiment se trouva involontairement ramassé entre la redoute 320 et les avancées de Fleury. Les 6<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> compagnies et la C.M.3 étaient seules en réserve à la poudrière, sous les ordres du colonel GUILHEM

Le bombardement était gigantesque. Seuls les gros calibres donnaient. C'était une lave en coulée jaillissant d'un immense volcan. La terre tressaillait d'un roulement continu et le «trommelfeuer» soulevait une trombe de poussière qui limitait la vue à vingt pas.

La ligne n'existait plus. Des groupes isolés sautaient d'un entonnoir dans l'autre au fur et à mesure qu'ils se modelaient.

Dans la redoute 320, les hommes depuis 5 jours en ligne, harassés par la faim, la soif, la fatigue, l'inquiétude, tombaient de sommeil.

Pas de secours possible. Avec l'arrière la liaison est détruite depuis la veille. A droite, à gauche, qu'est-ce qu'il peut rester ?

A 7 heures, quelques coups de fusil. Puis le bombardement se met en marche, et derrière lui, si près qu'ils en subissent les atteintes, des groupes ennemis surgissent et se butent à nos survivants.

Nos survivants...

Noirs de poussière, de poudre et de sang, soulés par le carnage, brandissant leurs armes comme des possédés, ils jaillissent du sol au milieu des cadavres et des blessés implorants. Eperdus de colère, ils ne veulent plus rien connaître que leur vengeance.

Où ils se dressent, l'Allemand n'avance pas ; mais bientôt celui-ci apparaît, derrière eux, s'étant infiltré entre nos fractions à la faveur des nuages de poussière.

Le 3<sup>e</sup> bataillon subissant le barrage dans la ligne intermédiaire, ne peut voir ce qui se passe; il entend l'attaque mais tirer, c'est tirer sur notre première ligne.

Par endroits, sur les éléments ennemis qui l'atteignent il ébauche la résistance. Jusqu'à 11 heures il reste sur sa position, mais l'attaque déborde ses ailes. Dans son dos maintenant, les Allemands s'orientent vers Fleury. La résistance est inutile. Ce qui reste du 3<sup>e</sup> bataillon est submergé.

Le sous-lieutenant HENNEQUIN fut d'un courage exceptionnel. Exceptionnelle aussi la bravoure des lieutenants CHÉRON, DELOFFRE, FARDET, HORLAVILLE, VAILLANT, MARANDET et du capitaine GEISEN dont nul ne saura jamais le douloureux sacrifice.

La redoute 320 est contournée de même, et lorsque les occupants (2<sup>e</sup> bataillon) veulent sortir pour prendre part à l'action, ils voient, à 30 mètres, des mitrailleuses braquées sur les sorties qui font face à l'arrière, et reçoivent, par les cheminées d'aération, des grenades lancées par les « nettoyeurs » qui se trouvent déjà sur la redoute (4).

Les Allemands arrivent par petites colonnes. Ils étaient massés dans le ravin de la Caillette, et comme à la manœuvre, l'arme à la bretelle, se déploient sans être inquiétés par la moindre rafale d'artillerie.

Les vagues sont innombrables.

La fusillade s'apaise, excepté du côté de Fleury où la résistance se fait encore sentir.

Il hésite, le Boche ; il s'arrête devant Fleury ; que contient le village ?

Fatigué par son action et surtout par le manque d'eau, il n'a qu'un mot à la bouche: «Wasser... wasser... ».

Il ne peut pousser son attaque en négligeant ces ruines qui recèlent sans doute une nombreuse garnison. Il sonde avec quelques patrouilles qui sont reçues par une vigoureuse fusillade. Fleury est occupé.

A 14 heures l'ennemi est encore autour du village. S'il savait qu'il ne contient que quelques braves, corvées d'eau ou de ravitaillement arrêtées par l'attaque, qui prennent audacieusement le fusil, et derrière les amoncellements de pierraille, font le coup de feu jusqu'à la mort.

Les Allemands prirent le village et s'emparèrent de la crête de Fleury.

Groupées devant la poudrière, les 6<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et C. M. 3, contre-attaquèrent violemment sous l'impulsion énergique du capitaine BOISSEL, des lieutenants DALLERET, COTTINET, et MAARAIS. Utilisant au mieux les circonstances, les hommes et le matériel encore disponibles, ils les échelonnèrent de telle sorte, et les lancèrent à l'assaut avec une telle impétuosité que les Allemands furent refoulés et que la crête de Fleury leur fut reprise.

L'aspirant HEBERT de la 10<sup>e</sup> compagnie rétablit la liaison à sa gauche. Le soldat SUARD et le caporal GRAINDOR, mitrailleurs, participèrent à cette action avec une bravoure au-dessus de tout éloge. Le soldat BOUTIN fut cruellement blessé.

Pendant trois jours les compagnies se maintinrent sur la crête, déplaçant postes et mitrailleuses pour faire croire à une occupation bien supérieure à ce qu'elle était. Pendant trois jours, sans une minute de repos, convaincues de l'importance capitale du secteur qu'elles gardaient, ces dernières compagnies barrèrent à trois corps d'Allemand la route de Verdun.

Verdun ! Le mirage vous grisait, divisions bavaroises qui deviez y entrer drapeaux claquants au vent.

Verdun ! Son sol était trop humide du sang de toute la France pour que vous y fassiez fleurir votre barbarie.

Verdun !... Un bouclier... Verdun !.. Une poitrine !...

Verdun !... On ne passe pas...

Ils entraient dans la zone gendarmique. Cette était limitée derrière nos lignes par l'obus le plus long du plus éloigné des barrages boches.

Encore ne pensez pas qu'un représentant de l'Autorité, avec un grand A, soit de faction au bord de l'ultime entonnoir. Qu'y eut-il fait d'ailleurs ? Sa présence était plus utile dans les cantonnements de repos et sur les routes, où il surveillait d'un œil soupçonneux, le trafic du suspendu aux reins du poilu.

La zone gendarmique est aux troupes descendant de secteur ce qu'est l'oasis à la caravane. Cependant, bien qu'ils y fussent déjà depuis plusieurs kilomètres, les rescapés du 39° ne parvenaient pas à dégager leur cerveau de l'horreur qui continuait à les étreindre. Ils allaient, craignant de se réjouir trop tôt de leur chance, mornes, le casque incliné, marchant au fond de la fatigue.

un pandore, chevronné comme un commissaire de gare les croisa, et sa présence matinale sur un si mauvais chemin parvint à réveiller la bonne humeur.

On lui conseilla de ne pas s'aventurer dans cette direction et certains, à haute voix, racontèrent une fois de plus la légende de la pendaison dans la boucherie de Verdun, qui, après tout, n'était peut-être pas une légende.

Grace au fourrier une partie de la paille, dans les cantonnements avait pu être changée, si bien qu'ils n'héritèrent que de la moitié des « totos » de leurs prédécesseurs. Mince ! Avec l'habitude qu'ils en avaient, quelques poux se supportaient encore aisément.

Nettoyage partout, sous les pompes aux abreuvoirs, dans les eaux. Seuls les cuisiniers de la roulante conservaient leur aspect crasseux, apanage de leur emploi, condition indispensable à la qualité de leur cuistance.

Repas abondant. La part des morts y contribue. On ne mange que le maigre, le « rab » succède au « rab ».

Savez-vous ce que c'est, secrétaire en fantaisie qui visez ma permission tous les quatre mois, savez-vous ce que c'est que deux quarts de pinard après huit jours passés sans avoir eu, entier, un quart d'eau ?

Pour se soustraire aux exigences du service de jour, ils se sont éloignés du cantonnement et dorment maintenant sous des pommiers. S'ils pouvaient rester là jusqu'au soir sans avoir à coltiner le frigo et les boules.

Ils rêvent... Des bras s'agitent... des gémissements sortent des bouches sèches...

Le soleil, à travers les feuilles, les tachette de clarté. Il joue sur les figures, autour des fronts plissés par la fatigue... autour du front des sacrifiés...

Petite Madone sereine qui les apercevez du portail de votre église, ne croyez-vous pas que c'est une auréol ?

\* \* \*

Après trois semaines de repos dans la région de Chalons, le 39e Régiment d'infanterie fut, le 29 juillet, amené en Argonne.

Le poteau sur lequel FINAUD lit : « Route de Varennes » lui remet en mémoire la fuite de la famille royale, et cette fin de règne où la France s'élimait auvent des révolutions.

« Je désire que mon sang cimente le bonheur France » : dernières paroles de Louis XVI au pied de l'échafaud.

Le bonheur de la France !... Nous autres, pense-t-il au bord de la tombe comme le Roi fugitif, nous désirons que verser notre sang ne soit pas besogne inutile. Nous voudrions que

notre sacrifice n'ait pas seulement servi aux fournisseurs de l'armée et aux tourneurs d'obus, mais que de cet holocauste, naissent l'union sainte, la cohésion des cœurs et des esprits, telle qu'on la ressent dans la tranchée quelques minutes avant l'assaut.

Il suit la vallée de la Biesme. Il va établir la liaison avec un poste de commandement du secteur de gauche. L'été fait sonner la route sous son pas et il respire à pleins poumons la fraîcheur de la forêt.

Le long de la Biesme, les herbes, les coquelicots dissimulaient le large réseau de fils de fer qui obstrue le fond de la vallée, et si ce n'étaient les batteries de fusil qu'un territorial, à l'aide d'une ficelle, déclenche de temps en temps sur les passages repérés, il n'aurait en lui que la douceur du matin, sans l'ombre des douloureux souvenirs.

Là-bas,, comme une enclume de fonderie, par coups réguliers, tombent les « minen ».

Depuis que le 39<sup>e</sup> occupe ce secteur, de La Chalade, sa nouvelle préoccupation est d'éviter les minen.

Ces énormes obus pesant jusqu'à 100 kilos, lancés à courte distance, font des entonnoirs à loger une compagnie. Contre eux une seule défense : les suivre de l'oeil et déguerpir avec agilité pour ne pas se trouver dans leur rayon d'action.

Du soldat englouti par une de ces explosions on ne retrouve rien, ou si peu de chose, qu'il n'y a même pas de quoi remplir une musette.

Quel atavisme de bêtes sauvages pousse donc les hommes à se détruire avec autant de férocité !

Dans le secteur de l'Arbre, ce sont les grenades, les bombes, les minen; dans le secteur de l'Y, les infiltrations souterraines d'oxyde de carbone émanant des mines qui interdisent l'accès du moindre abri.

Pourtant, de façon générale, le secteur n'est pas terrible et les voitures du Régiment peuvent venir jusqu'à 500 mètres de la première ligne.

Lorsque le 15 septembre, le 39<sup>e</sup> est remis au repos, il n'a heureusement pas à déplorer de grosses pertes.

\* \* \*

Finaud est blessé. Une des rares grenades lancées pendant ce dernier mois lui octroya un de ses fragments. Oh ! ce n'est pas grave, mais sa blessure l'ennuie : il est blessé à la fesse droite.

A l'ambulance, qui se trouve à quelques kilomètres des villages où le Régiment est au repos, près d'Eryse-la-Brûlée, il médite sur l'inconvénient d'une blessure aussi mal placée.

Il ne peut se tenir que sur un côté ou sur le ventre et puis, ces diables de pansements deux fois par jour ! Ils ne lui font pas grand mal, certainement, mais ce qui le gêne c'est de montrer..., c'est d'exhiber cette blessure autour de laquelle se groupent un major et quatre ou cinq infirmières de tous âges.

Le major, à la rigueur, ça lui est égal, c'est un homme comme les autres, mais les petites dames plus curieuses qu'attentives, lui font regretter cette blessure de laquelle il escomptait, dès le poste de secours, le repos pour quelques temps et la permission obligatoire, peut-être même la convalescence.

Dans la tranchée on est un brave, à l'intérieur on est un héros, mais à l'hôpital on est souvent un Monsieur tout nu, et la morale du moins pudibond reçoit parfois un croc-en-jambe devant la désinvolture ou la curiosité équivoque des indispensables auxiliaires du chirurgien.

Au bout de quelques jours, Finaud put sortir dans la cour de l'ambulance. Il eut la visite de ses copains de l'escouade.

Ah ! c'était pas ça, le repos: revues sur revues, exercices, gardes, ce qu'il en avait de la veine ce Finaud, d'être à l'abri de ces tracasseries... Et puis une chic blessure, dans la fesse, pas de danger... Il y a du gras...

- Vouï, mon vieux, il lui a dit comm' ça qui s' fr'ait porter pâle s'il l' mettait d' garde, alors l' juteux l'a répété au capitaine, et puis il est en tôle...

- Tu parl's d'un' vie...

- Viv'ment qu'on r'monte...

- Sait-on où qu'on va aller ?

- L' cycliste du chef de musique a dit qu'on retournait à Fleury, mais i n'en sait p'têtr' rien, c'est pour paraître plus malin que l' poilu...

- Moi, j' pens' avoir un bout d' convalo...

- Veinard... »

Les propos allaient quasiment sans suite. Chacun continuait son idée sans s'inquiéter d'être entendu, pour le plaisir de donner son avis, ou de passer pour mieux renseigné.

Une infirmière, portant des cuvettes en email, passa devant le groupe.

Les poilus clignèrent de l'œil en regardant Finaud. - « Elle est bath. »

Finaud revit la scène du pansement qui lui était si pénible. Une légère rougeur colora ses pommettes. Les autres s'en aperçurent.

- Sacré Finaud, va...

Ils s'en allèrent pour la soupe, promettant de revenir s'ils restaient encore au repos, et lui souhaitèrent une longue convalescence.

Finaud les regarda partir appuyé sur sa canne.

Allaient-ils retourner à Verdun ?

Brrrrr...

Il frissonna et rentra dans sa salle.

Il prit l'Echo de Paris déplié sur un lit vide, le parcourut, s'attarda autour de l'article de M. Marcel Hutin et trouva que son optimisme quotidien « allait vraiment un peu fort.

Le 39<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie remplaça les éléments de la 133<sup>e</sup> Division, le 1<sup>er</sup> octobre, dans ce secteur de Fleury qui lui avait été si cruel au mois de juin précédent.

Il avait pour mission de procéder aux travaux préparatoires de l'attaque qui devait être exécutée sur le front Douaumont-Vaux.

Besogne ingrate et obscure.

Sous les obus de 105 et de 150, il fallait creuser des tranchées, aménager des places d'armes, travailler sans relâche dans cette terre détremnée par les intempéries et puant la mort comme un charnier.

A peu de profondeur, quelquefois même à fleur de terre, la pioche s'enfonçait dans une masse molle qui était un cadavre ou un reste de cadavre. Aussitôt se dégageait une odeur fétide, on recouvrait de suite l'anonyme que les exigences de la bataille troublaient jusqu'en son dernier repos. Le boyau passait à côté, mais à quelques mètres plus loin, d'autres cadavres barraient encore la route et ajoutaient au répugnant travail leur pestilentielle présence.

La nuit, l'odeur seule guidait les travailleurs. Bien souvent, obligés de passer quand même, ils frappaient sans voir et le mort se mélangeait, se liait à la terre, à cette terre qu'il avait défendue jusqu'au dernier souffle, et qui l'assimilait intimement pour se régénérer peut-être?

Le 10 octobre, à 18 h. 30, sur la partie gauche du secteur, tenu par les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies, et plus particulièrement sur le saillant de Montbrisson, une attaque allemande à la grenade se dessine.

L'ennemi a réglé le tir de son artillerie pendant la journée et bombarde nos positions en même temps qu'il sort de ses tranchées.

L'attaque est assez vive, mais nos troupiers sont résolus; ils accueillent le Boche avec de solides barrages de grenades, et celui-ci est obligé de rentrer dans ses lignes.

L'ennemi dirige de même une attaque sur la 5<sup>e</sup> compagnie (lieutenant BENOIST), mais il est aussi reconduit à la grenade.

Les jours suivants, les travaux continuèrent malgré la neige, la pluie, le dégel qui les effondraient à mesure et créaient de véritables mares de boue, coupant les lignes sur des espaces de 50 à 100 mètres. Nos premières lignes étaient violemment bombardées, les Allemands semblaient faire des tirs de réglage. Puis, le 22 ils exécutèrent des tirs de représailles sur tout le secteur, car en vue de l'attaque sur Douaumont, nos tirs de destruction bouleversaient leurs lignes.

Le 23, ceux-ci furent si violents, qu'on retira de leurs emplacements, afin de mieux exécuter les tirs, les compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon, laissant seulement pour les garder quelques, guetteurs volontaires dans la crainte de voir l'ennemi s'y installer. (5)

Sage précaution, car vers 11 heures quelques Allemands ne pouvant plus rester sous notre avalanche de fer, s'avancèrent sans armes, les yeux hagards, s'enfuyant vers nos deuxièmes positions.

Après un court interrogatoire par le commandant DICHARRY, ils furent conduits à l'arrière. Tout l'après-midi il en fut de même. Ils avançaient affolés, par groupes de deux ou trois, préférant se rendre plutôt que d'être mis bouillie.

Lorsque le 1<sup>er</sup> bataillon, au soir, revint prendre possession de ses emplacements, il avait fait de nombreux prisonniers dont deux officiers.

Le lieutenant DALLERÉ était courageusement mort ce jour-là.

Dans la nuit, le 39<sup>e</sup> alla bivouaquer à Dugny; puis il fut transporté, par chemin de fer, à Saïemagne et à Culey, cantonnements de repos.



*Soldats allemands se rendant  
devant Fleury-sur-Douaumont  
Verdun, 23 octobre 1916*

---

(1) Pendant cette période de 5 jours, se firent particulièrement remarquer pour leur courage les soldats Piednoel, Tassin et les sergents Blanc et Chapron.

(2) En remplacement du chef de bataillon Dicharry, malade.

(3) Le commandement de ce bataillon passa dans la nuit au capitaine Cauchy, le chef de bataillon Mathieu ayant été intoxiqué au passage de la côte Saint-Michel.

(4) Le sous-lieutenant BOLARD tombe près de sa mitrailleuse dans les bras du sous-lieutenant LEGRIX. Celui-ci le transporte dans la redoute et avec un sang-froid admirable, sans un mot, retourne le remplacer à sa pièce. Il y est tué à son tour, quelques instants après.

(5) Parmi ces guetteurs volontaires : les soldats MARECHAL, BOHARD, FLEURY, DIOLOGENT, OLLIERO, LANCON, DESFONTAINES, FOX, caporal THERET, Sergents HETAÏN et BIZET.

## HIVER 1916-1917

L'hiver 1916-1917 fut particulièrement pénible. Aux pluies incessantes de novembre, succédèrent les froids et l'existence dans les tranchées fut atroce.

Le Régiment tenait sous Verdun le secteur Châtillon-Vatronville-Ronvaux. Il était chargé de l'organisation du Pied-des-Côtes.

Le vent des plaines de Woëvre et les tempêtes de neige engourdisaient la vie, l'enveloppaient d'une douloureuse frigidité dont on arrivait à peine à se défendre la nuit, en s'agitant comme des fous, en sautillant d'un bout de la tranchée à l'autre, ou en manœuvrant la pioche furieusement, la terre gelée jusqu'à 0 m 30 de profondeur ne voulant plus se laisser entamer.

Le jour, l'attente dans les abris ébranlés par les bombardements successifs, était déprimante. Lorsque le froid le permettait, le mieux était de dormir; mais le réveil douloureux arrachait des gémissements quand les pieds se reposaient sur le sol et qu'il fallait remuer les membres.

Sans feu possible, les doigts gourds étroitement collés aux fourneaux des pipes, les hommes, trempés comme une soupe dès qu'ils mettaient le nez hors de leurs niches, étaient immobilisés dans cette atmosphère frigorifique.

Les corvées de ravitaillement ramenaient le vin dans des sacs de terre. Transformé en glace, on le brisait et on en suçait les morceaux comme du sucre d'orge. Les boules de pain étaient partagées au moyen d'une serpe, et pour le ramollir, chacun glissait son morceau sous un vêtement, le plus près du corps possible, ou plus simplement s'asseyait dessus.

Combien pénibles furent ces journées d'hiver, combien accablantes! De rares bombardements, parfois quelques patrouilles, mais pas d'action. Seule la morne tristesse de l'attente et la froidure qui paralysaient le corps et la volonté.

Pendant cette période, le lieutenant DAMIENS et le sergent DAMBREVILLE furent tués.

Du 16 au 22 janvier le 39<sup>e</sup> est relevé, dirigé sur Toul où il cantonne 24 heures, puis relève le 241<sup>e</sup> d'Infanterie aux tranchées, dans le secteur du bois de Mortmare.

C'est la vie relativement tranquille qui continue avec les intempéries et les travaux de toute sorte.

Le 11 mars, à 3 heures, un coup de main fut exécuté par un groupe de volontaires du Régiment, sous commandement des sous-lieutenants BARNOLE et HEBERT.

Ils ramenèrent deux prisonniers et du matériel, ayant mis hors de combat une vingtaine d'Allemands.

Le coup de main est une action délicate, qui demande à chaque exécutant de multiples qualités et un courage individuel indispensable.

Tenté le plus souvent la nuit, après un bombardement qui a mis l'ennemi en éveil, mais qu'il faut malgré cela surprendre, le coup de main exige du volontaire qui rampe vers la tranchée ou vers le petit poste ennemi, une volonté inflexible, de la souplesse, de l'instinct, du flair, de la ruse, de la décision, du sang-froid, de la force.

Le chef qui mène l'action doit avoir en chacun de ses hommes autant de confiance qu'en lui-même.

Responsable vis-à-vis d'eux, de ses camarades et de ses chefs du résultat obtenu, l'officier, toutes précautions prises et toutes recommandations faites, doit s'abandonner à son étoile. Elle seule lui accordera le succès, ou le laissera accablé de reproches ou d'ironiques sourires.

Jusqu'au 25 mars il y eut des bombardements intermittents de part et d'autre, des rafales subites, de hardies patrouilles allemandes qui vinrent jusqu'au bord de notre organisation et qui furent énergiquement reconduites chez elles.

Puis le calme se rétablit peu à peu.

Dans la nuit du 24 au 25 juin, le Régiment, relevé par 65<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, est embarqué à Noviant et dirigé sur le camp du Bois-Lévesque où il reste au repos jusqu'au 12 juillet.

\* \* \*

Depuis que je suis caporal, songeait Finaud en ouvrant une boîte de « singe », j'ai perdu le repos. Non seulement je suis la proie des sous-officiers, parce que je prends mon rôle au sérieux et que les corvées que l'on me confie sont toujours exécutées entièrement, mais encore, et pour cela même, je perds petit à petit l'estime et la camaraderie de mes frères d'armes qui ne voient dans la stricte exécution des ordres que l'on me donne, qu'une marque d'orgueil et d'ambition.

Certes, « c'est l'effort obscur de tous les caporaux et de tous les brigadiers d'Annibal qui le fit grand conquérant » et pourquoi faut-il que dans l'armée française, estimée plus par son allant que pour sa tenue, la paresse soit prise à un tel point que l'on accorde plus volontiers son admiration à « celui qui sait y faire » qu'au consciencieux qui remplit convenablement sa tâche.

Qui me saura gré de manger solitaire cette boîte de singe, parce que j'ai trop généreusement partagé la pitance de mon escouade, et qu'il n'en restait plus pour moi. Nul d'entre eux n'a voulu s'en apercevoir, pour pouvoir récriminer sans remords, à la prochaine corvée, et m'accabler de reproches injustes.

Ils m'en veulent sans doute de ce qu'ils doivent appeler ma faiblesse, et l'animal humain n'a de respect que pour qui le dompte brutalement. Là est le secret contre l'indiscipline sociale, et les bolchevistes qui font rage en Russie et s'infiltrèrent actuellement chez nous, seraient moins audacieux si l'on avait répondu à leurs tracts et manifestes par la schlague plutôt que par les discours, l'indifférence ou les gémissements.

Je m'é gare, pensa Finaud, et ce « singe », qui va me donner de petits boutons sur la langue, est d'une inspiration déplacée. Le secteur aussi m'est désagréable, il n'est pas sans influencer notre état d'âme déjà péniblement impressionnée par la non-réussite de nos armes en avril. Nous voici en août 1917. C'est encore un hiver en perspective. Nous ne le passerons vraisemblablement pas ici, car ainsi que les médecins le font pour les neurasthéniques, le Commandement nous accorde aisément des voyages aussi rapides qu'inattendus.

Je ne regretterai point ce secteur de Cerny et son arbre où notre seule utilité semble être de servir de à l'artillerie du Boche. Le 14 juillet, au milieu de nos jeux et de nos ébats, il vint nous alerter sans pitié, et depuis le 21 juillet, où il nous a donné un divertissement sérieux, plus rien.

Que c'est long, la guerre immobile !...

\* \* \*

Les Allemands, en effet, le 21 juillet, à 6 heures du matin, préparant leur assaut à l'aide de torpilles et de liquides enflammés, avaient attaqué le 39<sup>e</sup> sur un saillant de son secteur, à droite, et s'étaient emparés du saillant.

Une vigoureuse contre-attaque, menée par le capitaine LOMBARD, rétablit notre position, nous permit de reprendre une mitrailleuse abandonnée à l'ennemi lors de notre recul, et de plus, un des lance-flammes dont il s'était servi pour protéger son attaque.

Le capitaine LOMBARD, magnifique de sang-froid et d'audace, commotionné, passa le commandement au lieutenant ANDRIEU.

Le lieutenant BOUTET ne fut sauvé que grâce à sa présence d'esprit. Encerclé par les Allemands, il s'abat, fait le mort et, lorsque la contre-attaque revient sur la position, il se redresse, et peut fournir de précieux renseignements.

Le sous-lieutenant BARNOLE fut tué.

Le soldat TURIN, contre-attaquant avec une section de la 2<sup>e</sup> compagnie, se fit remarquer par son courage.

Puis, jusqu'au 17 août, le secteur redevint tranquille; le 39<sup>e</sup> fut alors relevé par le 236<sup>e</sup> et se rendit au repos à Monte-Notre Dame au pic aigu, érigeant encore les tours échanquées de sa vieille basilique.

Transporté par camions à Beaurieux le 3 septembre, il prend possession du secteur d'Hurtebise, au Chemin-des dames, deux jours plus tard.

Le 14, il est à nouveau relevé par le 21<sup>e</sup> Régiment Colonial, ayant organisé le secteur et supporté pendant huit jours de violents bombardements et des intoxications par obus à ypérite.

Pendant ces quelques jours, le lieutenant DENOS, modèle de bravoure, fut tué, ainsi que l'adjudant LANGLAIS et le sergent LEMÉTAIS, en campagne depuis le début.

\* \* \*

Le 16 septembre, le Régiment embarque à Fismes et est dirigé sur la basse forêt de Coucy. Il relève, le 24 septembre, le 137<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie dans les centres de l'Épinois, : d'Amigny-Rouy et de Sinceny, et procède à l'organisation du secteur jusqu'au 11 novembre.

C'est le secteur de tout repos - un secteur pour cavaliers, disent les fantassins. Les loisirs sont occupés dans chaque compagnie, à la fabrication du cidre, et se souvenant qu'ils sont Normands, les gars du 39<sup>e</sup> se régalaient du pur jus.

A Chauny, les Allemands laissèrent des traces de leur vandalisme, ils scièrent les arbres fruitiers à un mètre du sol, brûlèrent les voitures et firent sauter les maisons en mettant une mine à chaque coin ; ces mines soufflaient tout ce qui retombait entre les murs effondrés.

L'importante fabrique de glaces fut détruite.

La 130<sup>e</sup> Division, dont le 39<sup>e</sup> était un des éléments, fut alors dissoute et le Régiment affecté à la 169<sup>e</sup> Division, qui tenait un secteur en Argonne : Le Four-de-Paris.

Embarqué le 14 novembre à Noyon, il se rend, le 15 de Sainte-Menehould à ses nouveaux cantonnements de la Croix-Gentin, de Sonniat et de Dubiefville, et remplace, le 18 novembre, dans les centres La Tour-d'Auvergne et Marie-Thérèse, le 296<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie

## L'Argonne

*Il n'est pas besoin d'une pierre  
Aux lieux où reposent nos morts;  
Notre cœur est leur cimetière..*  
(Louis HENNEVÉ, caporal HOUZEAU).

La sombre Argonne, ravagée depuis 1915 par l'artillerie ennemie, l'austère forêt qui barra la route aux troupes du Kronprinz, dépouillée par l'automne, déchiquetée par la bataille, érigeait ses troncs, mutilés, offrait aux regards un lamentable tableau, au cœur, une désolante impression.

Après plus d'un an d'absence, Finaud regardait ces dos de collines aux sapins ravagés, les tranchées nouvelles ajoutant de nouvelles rides au sol fouaillé de toute part. Il ne reconnaissait plus les vallées, les sentes, les carrefours tant fois parcourus, et le triste paysage était à ses yeux un visage ami que l'on connut jeune et rayonnant, et que l'on retrouve, après un long voyage, torturé par le malheur.

L'hiver accentuait la tristesse de cette terre houleuse, et la neige, qui pour le soldat la maculant n'est que de la boue glacée, transformait les fonds de ravins en marécages et les boyaux sur les pentes en ruisseaux rapides.

La première ligne, à certains endroits, n'était séparée de la ligne allemande que par la largeur d'un entonnoir de mine. A chaque lèvre de l'entonnoir, chacun s'était accroché et, en alerte nuit et jour, c'était pour les sections avancées une attente mortelle qui rongait les nerfs avec ses silences inquiétants ou des débauches de grenades pour un rat qui faisait tintinnabuler les boîtes de conserves au milieu des réseaux.

Le jour qui ne se lève qu'à 7 heures, calme un peu les angoisses nocturnes, et révèle au guetteur engourdi par la fatigue, les formes bizarres qui l'ont inquiété pendant sa garde.

Le plus souvent, c'est un tronc d'arbre écartelé qui s'est transformé, sous la fixité du regard, en patrouilleur audacieusement dressé. Parfois aussi, après avoir été une troupe voutée, c'est un corps plié en deux, soutenu par les fils de fer, un pauvre corps qui se liquéfie sous les pluies et les bourrasques, sans qu'on puisse l'aller chercher, les membres, les os n'étant plus maintenus que par l'étoffe.

Pauvre pitoyable chose !... Pauvre reste secoué de temps en temps par les balles perdues, que laisses-tu derrière ta triste mort ? Des espoirs stériles, des amours simples, de la misère, des enfants ? Qui saura jamais l'infinie souffrance qui n'aura pour seule consolation que le souvenir de sacrifice, et pour seul repos, la prière.....

Le 25 décembre, vers 5 heures, une opération commandée par le sous-lieutenant BEAUGRAND est tentée sur un saillant ennemi (saillant Ledoux).

Le détachement, habilement conduit, visite une partie de ses objectifs, mais ne peut accomplir complètement sa mission en raison de la densité des réseaux de fils de fer.

Le 21 janvier 1918, ce même détachement, sous la conduite du même officier, coopère à l'exécution d'un coup de main monté par la division, et contribue à la capture de quatorze prisonniers.

Le soldat LONGPRE fut particulièrement remarquable lors de cette action, ainsi que le caporal LEBLANC (3<sup>e</sup> compagnie) tué par une mitrailleuse, et le caporal-brancardier DUHAMEL.

\* \* \*

Les 21 et 22 février, le 39<sup>e</sup> est relevé aux tranchées par le 298<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie.

Embarqué à Saint-Menehould, il est dirigé sur le camp de Saint-Ouen où il reste au repos jusqu'au 11 mars. De ce camp, il se rend par étapes au Nord de Somme-Suippe où il est destiné à des travaux de deuxième position, particulièrement à l'organisation des positions de batteries.

Les 25, 26, 27 et 28 mars, toujours par étapes, le Régiment se rend à Courtisolles où il est embarqué dans des camions automobiles qui le transportent à Montgerain et à Saint-Martin-au-Bois, au sud de Montdidier.

Le 5 avril, il relève au nord de Vaux et au sud d'Assainvilliers (8 kilomètres sud de Montdidier) des éléments de la 70<sup>e</sup> et de la 36<sup>e</sup> Division.

Pendant tout le mois d'avril, le Régiment assurant lui-même ses relèves qui permettent à tour de rôle le repos sur la deuxième position, à Maignelay et dans ses bois, subit de violents tirs d'artillerie sans qu'aucune action d'infanterie ne s'ébauche, ni d'un côté, ni de l'autre.

Il organise de nouvelles positions.

\* \* \*

C'est dans ce secteur (Ayencourt-Ferme Le Pas-Vaux) que le printemps surgit un matin, sans qu'on y eut pensé, les esprits toujours absorbés par l'unique préoccupation, négligeant la suite du temps, comme la vie hors les champs de combat.

Il apparut, plantant son décor, mettant, pour les camoufler sans doute, du vert aux rameaux épargnés, du rouge, du blanc, de l'or aux flancs des trous d'obus, du bleu dans l'air, et vernissant sa toile à grands coups de soleil.

On respira.

Un ciel radieux, des mésanges amoureuses, des muguetts à chaque pas, n'empêchent pas l'obus bourdonnant ou la balle sournoise, mais s'il doit tomber, tomber sur le sol qu'il défend, sous le ciel qui sait sa foi, n'est-ce pas là l'ultime désir du soldat de France?

La guerre de taupes, la guerre honteuse qui se cache est une forfaiture. S'enliser dans les boyaux, moisir dans des abris souterrains, s'engraisser dans l'obscurité, ce n'est plus se battre, c'est s'assassiner.

Ce printemps renaissant pour la quatrième fois, apportait-il, enfin, avec lui, la possibilité de bondir des repaires ? S'il s'écoulait, inerte, c'était un hiver encore; il faudrait à nouveau attendre les beaux jours indispensables aux grandes entreprises.

Le 2 mai fut marqué par une brillante action de la 2<sup>e</sup> compagnie, sous le commandement du sous-lieutenant VENIARD; un détachement pénétra dans les organisations allemandes.

Dans la nuit, agissant avec adresse et fermeté, il captura quatorze Allemands et en tua une quinzaine. Le détachement rentra au complet, n'ayant que quelques blessés parmi ceux-ci le sous-lieutenant VENIARD. Blessé grièvement au début de l'action, mais sachant que son absence pouvait compromettre le succès de son attaque, il cacha sa blessure à ses hommes et, malgré ses souffrances, conserva le commandement de sa troupe.

Ce n'est que lorsqu'il fut rentré dans nos lignes qu'on s'aperçut qu'il était blessé.

L'aspirant PARAGUETTE se distingua dans ce coup main.

Dans la nuit du 28 mai, après une période calme, le sous-lieutenant BEAUGRAND, avec un détachement trente-cinq hommes, exécuta un nouveau coup de main.

Il pénétra par surprise dans les tranchées ennemies, après une courte rafale de 75 qui dura une minute, laissa quelques Allemands sur le terrain, et ramena deux prisonniers qui donnèrent de précieuses indications sur leur secteur et sur l'effectif qui l'occupait.

Les sergents YRETTE, DELNALÉE, le caporal DESFONTAINES et le soldat BAUCHET furent admirables de sang-froid et d'énergie.

Les nuits suivantes, grande activité de nos patrouilleurs qui tentent vainement de cueillir les patrouilles ennemies.

Mais celles-ci sont en méfiance, et malgré l'habileté déployée - particulièrement le 2 juin par le sous-lieutenant LESUIRE - aucun prisonnier ne peut être fait.

Le lieutenant COUBRAT est blessé.

Le 4 juin, le 13<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie relève le 39<sup>e</sup>, mais dans la journée notre aviation fait connaître qu'elle a surpris des mouvements importants par trains et sur routes vers notre front. Le Régiment est placé en situation d'alerte à partir de 14 heures.

Le 7, des renseignements arrivant de toutes parts : aviation, prisonniers, services spéciaux, confirment que l'attaque allemande est imminente.

Le 8, on sait que la préparation d'artillerie doit se déclencher la nuit suivante à 0 heure.

C'est M. CLEMENCEAU qui apporte au 1<sup>er</sup> bataillon, placé à Coivrel, la certitude de cette attaque.

Le 9 à 0 heure, la préparation se déclenche. Le 39<sup>e</sup> prend les emplacements d'alerte de la première position en couverture de Coivrel et du bois de Maignelay, face à Codenvillers. Le 3<sup>e</sup> bataillon, et les pionniers sous le commandement du sous-lieutenant BASELY, sont en réserve dans le bois de Maignelay.

Une contre-préparation d'une violence extrême est alors déclenchée par nos batteries. Le bombardement intense doit troubler l'infanterie ennemie dans ses préparatifs et la démoraliser, car lorsqu'elle débouche, au petit jour, elle est sans vigueur.

Les Allemands, dans la matinée, introduits entre le Ployron et Courcelles, ont pris la parallèle des réduits.

Il faut la reprendre.

Une contre-attaque est montée, et à 13 heures, après une préparation de 5 minutes, le 1<sup>er</sup> bataillon, sous les ordres du commandant COURTIN, s'élançait vaillamment l'assaut.

La 1<sup>ère</sup> compagnie, conduite par le lieutenant ROSIER, progresse rapidement et atteint son objectif, grâce à l'audace et à l'énergie de tous. Les sergents GOLTSMANN et DUBOSC conduisent leurs hommes avec intrépidité. Le soldat CHARMASSON, renversé par un obus, se relève et rejoint ses camarades. Une balle le blesse. Il marche toujours, et lorsqu'il arrive à hauteur de la ligne, il l'entraîne par sa bravoure. Le sous-lieutenant BOURDON, qui commande les patrouilles de combat, dépasse les tirailleurs, poursuit l'ennemi en fuite et capture trois Allemands.

La compagnie organise alors son terrain et s'installe. Le lieutenant ROSIER, qui n'a pas cessé de montrer à tous un bel exemple de courage et de sang-froid, est blessé à la main alors qu'il observe debout les mouvements de l'ennemi.

La 3<sup>e</sup> compagnie, sous les ordres du lieutenant CHARLES, rencontre une plus grande résistance. Elle est arrêtée par un tas de bois et un talus desquels part une fusillade nourrie.

L'ennemi est en force.

Sous le couvert du blé, le lieutenant CHARLES, admirable d'énergie, avec ses patrouilles, tente de forcer la résistance pendant qu'une compagnie du 18<sup>e</sup> (compagnie SAGARPE) exécute un mouvement tournant.

Bientôt l'étreinte se resserre, et les soldats DEMASON, SOUILLET, BOUDÈNE, RICHARD, FOURCADE, VAUTHIER, qui combattent furieusement, voient tout à coup les mains ennemies se lever et l'îlot se rendre. 116 Allemands, dont 1 capitaine et 3 lieutenants, sont prisonniers.

Le mouvement en avant reprend et, après quelques coups de feu, la compagnie atteint la ligne des réduits, son objectif.

Il est 19 heures.

Le groupement formé par le 1<sup>er</sup> bataillon s'était emparé de 3 pièces d'artillerie de campagne, de 6 mitrailleuses légères et de caisses de munitions sur leurs voiturettes. Les postes de T. S. F., grâce au sergent DILO et au soldat PIGNOTEL, ont suivi toute l'attaque.

C'est à 19 h. 30, qu'en visitant la ligne, le commandant COURTIN est tué. Il a suivi l'action pas à pas, après l'avoir organisée et glorieusement conduite jusqu'à son but.

L'ennemi réagit avec son artillerie et exécute de violents tirs de barrage sur la ligne reconquise. Le 10, il continue et, vers 18 heures, un peu en arrière des lignes, s'abat un tir de préparation par obus toxiques et explosifs.

Mais, impressionné sans doute par nos mitrailleuses et nos fusils-mitrailleurs qui balaient la plaine, il n'ébauche même pas d'attaque, et, à la nuit tombante, le calme renaît.

Le 2<sup>e</sup> bataillon (moins la 7<sup>e</sup> compagnie, capitaine POTAGE, qui reste en ligne et subit les gaz) est alors rassemblé au stand de Coivrel où il passe la nuit.

Le 3<sup>e</sup> bataillon, sous les ordres du capitaine BARBIER, qui occupe depuis le 9 les tranchées de 2<sup>ème</sup> position au nord de Coivel, est mis à la disposition du général commandant le Corps d'Armée et se rend au sud de Montgerain. Il occupe à 19 heures les vergers qui bordent le village, puis à 22 heures la nouvelle position qui lui est assignée à cheval sur la route Montgerain-Courcelles, étant maintenant rattaché provisoirement à la 36<sup>e</sup> Division.

\* \* \*

- Tiens, Finaud..., bonjour.

- Bonjour mon vieux, toujours debout ?

- Toujours... mais nous avons trinqué, tu sais.

- Ah! nous aussi et pas qu'un peu...

- Quelle idée aussi d'envoyer le 3<sup>e</sup> bataillon à... où étiez-vous au fait ?

- Vers Courcelles, à droite, avec la 36 D. I.

- Et ça n'a pas été tout seul ?

- Tu peux l' dire ! On arrive là-bas à Montgerain vers 15 heures ; on s'installe dans des jardins, on pense passer la nuit, j' t'en fiche..., à 20 heures branle-bas, obligés de balancer la soupe, la soupe de SOLECKY (1). On s'en va à 5 kilomètres au sud de Courcelles; Des tuyaux circulent : On est sous les ordres de MANGIN... Tu parl's d'une bûche !... C'est pas drôle, on va contre-attaquer.

Le lendemain les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> traversent Courcelles et s'installent à l'Ouest. Entre parenthèses elles prirent quelque chose comme tir de barrage. Les sections CONXICŒUR et MARIE opèrent de concert dans une tranchée d'Illartein, et progressent au moyen de grenades car les Boches sont là, mon vieux, et veulent pas quitter la place.

- Ah !... les chameaux.

- Ah, oui, les chameaux, avec leurs mitrailleuses. Qu'est-ce qu'ils nous ont descendu ; mais nous avons des tanks qui nous suivaient, des gros... de vingt-cinq tonnes ; y en avait au moins.... 70. Pendant que les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> sont accrochées par l'attaque et rejettent le Boche de sa tranchée (là, le lieutenant HÉBERT a été tué à force d'être trop brave), ce qui reste de la 11<sup>e</sup> et de la C. M. 3 traverse le village et se trouve dans le boyau de Biarritz. Le lieutenant ROZE voit le Boche qui attaque à droite, venant de Rollot. Tu parles de barrages ! Ah ! mon pauv' vieux, qu'est-ce qu'on prend sur la tirelire, mais quel bec de gaz pour le Boche !...

Le lieutenant ROZÉ plante trois pièces en batterie et tac-tac-tac-tac, arrêtez-vous, s'il vous plaît, ils sont cloués sur place.

- Ça, c'est chic.

- Il y avait là l'adjudant NOIRET, de la 11<sup>e</sup>, qui donna un sérieux coup de main à des copains du 49<sup>e</sup> qui marchaient avec nous ; et puis les sergents BOULLENGER et SELIER, qui

installaient leurs pièces sur le parapet comme si les Boches n'étaient pas en face, et KIRSCH, et KHAN, et BIZERAY, et CIRET, et puis le lieutenant GOURAUD, et puis, ah ! mon vieux, tu parles d'un as celui-là, BIGNON, tu sais, le p'tit BIGNON .....

- Connais pas.

- Mais si, voyons... BIGNON ...ça' n' fait rien. Eh ! bien, mon vieux, il voit un tank qui s'amène et l'officier qu'était d'dans qui agitait les bras par la lucarne. Ça tombait.... ça tombait.... et des obus, et d' la mitraille.... BIGNON s'épate pas, il va au tank comme s'il allait à la messe, parle à l'officier, le tuyaute et revient tranquille comme Baptiste. Au moment où il allait sauter dans la tranchée, il prend une balle dans la jambe, il ne voulait encore pas partir, c' t'as-là.

- A 15 heures, le bataillon se trouve réuni. A 16 heures, un bombardement à tout pulvériser. Le capitaine DARGET et le lieutenant BERSAT sont blessés. On aurait bien voulu s'en aller quelque part, ailleurs, j' sais pas où, mais va t' faire fiche, une heure plus tard, ordre de continuer l'attaque sur le Tronquoy.

- A 19 heures, on remet ça. Mais quel dégel de mitrailleuses ! C'était effrayant. Malgré cela, la 11<sup>e</sup> sort. C'est l' jeune PRÉCLIN qui la commande. A droite, une compagnie du 18<sup>e</sup> ne peut pas démarrer. On pousse 200 mètres environ, mais il faut s'arrêter, les autres n'ayant pas suivi. Je m'en souviendrai, mon vieux Finaud. Vous n'avez pas bardé comme ça, vous autres ?

- Pas bardé,, tu veux rire ? nous avons bardé dix fois plus que vous.

- Non, t' es pas malade ?

- Dix fois plus que vous. Ça n'existe pas ton attaque de troisième classe.

- Ça n'existe pas !., ça n'existe pas !... Répète un peu pour voir. C'est y pas malheureux d'entendre dire ça. Tu y étais pas, d'ailleurs. Monsieur était sans doute en réserve qu' qu' part dans un bon petit abri.... Va donc... tiens... tu m' fais mal.....»

\* \* \*

Dans la nuit, le 3<sup>e</sup> bataillon se porte à Courcelles afin de prendre position pour une autre attaque sur la côte 110, à deux kilomètres nord-est de Courcelles. Mais, ainsi que pour l'attaque du Tronquoy, les mitrailleuses allemandes étaient en si grand nombre que, malgré le fougueux élan de nos troupes, elles ne purent avancer que d'une centaine de mètres. Elles se maintinrent sur leurs emplacements et passèrent la journée du 12 à se consolider.

Vers 14 heures, une escadrille boche, volant à une très faible altitude, vint mitrailler nos hommes, accroupis dans leurs trous. Sa présence fut de courte durée, car un avion l'ayant aperçue, lui donna la chasse et, en moins de deux minutes, sous l'œil émerveillé des fantassins, abattit trois albatros et força le quatrième à atterrir au milieu de la 9<sup>e</sup> compagnie, qui était en soutien.

Le soir, nouvelle occupation de la parallèle du Tronquoy.

A la nuit, après une incursion d'un détachement du bataillon de soutien dans les lignes allemandes, un bombardement de représailles fut exécuté par l'ennemi sur les positions du 3<sup>e</sup> bataillon.

La relève de celui-ci fut opérée dans la nuit du 14 au 15 juin et les trois bataillons du Régiment allèrent se regrouper à Maignelay.

---

(1) Grâce au dévouement du lieutenant Solecki, le 39<sup>e</sup> fut ton jours parfaitement ravitaillé.

## Le Frétoy

Pendant ces opérations, le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> bataillons, maintenus sur leurs positions, reçoivent l'ordre, le 11 juin, d'attaquer Le Frétoy.

A 12 heures 30, le colonel GIBON-GUILHEM, qui conduit l'attaque, donne le signal du départ.

Après avoir pratiqué des brèches avec des cisailles (sergent LIOT, caporal ARMENIER), d'un superbe bond, les bataillons s'élancent à l'assaut, malgré les barrages qui s'abattent sur les compagnies et les éclaircissent.

A gauche, la 2<sup>e</sup> compagnie progresse par le boyau Est qu'elle nettoie, et les sections BEAUGRAND et COUDRAY font 20 prisonniers.

La 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies approchent Le Frétoy, elles sont à 200 mètres du cimetière ; la 7<sup>e</sup> , prise de flanc par des mitrailleuses de la cote 98 a des pertes sensibles , elle exécute néanmoins un habile crochet défensif pour protéger le bataillon d'une attaque ennemie qui menace sa droite.

Toute la ligne est alors arrêtée. La 2<sup>e</sup> compagnie livre un combat à la grenade et s'empare d'une barricade que l'ennemi occupe, puis la liaison s'établit et l'organisation du terrain conquis commence: tranchées, postes avancés, réseaux.

Le 12 et le 13, amélioration du nouveau secteur, sans autres incidents que des bombardements intenses.

Relevés dans la nuit du 14 au 15 juin, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons se rendent à Maignelay, où se regroupe le Régiment.

Le repos est envisagé avec plaisir.

Loin de la bataille immédiate, les actions défilent devant les yeux de ceux qui viennent souffler quelques heures avant de reprendre la tâche.

C'est le lieutenant COTTINET, brisant avec la 9<sup>e</sup> les attaques allemandes et contre-attaquant ; c'est le sergent AUTOUR, qui tombe la poitrine trouée par deux balles, et montrant Le Frétoy à ses hommes, leur crie « Tout droit... » ; c'est le sergent MARCHAL, la joue et l'oreille labourées affreusement, qui dit: « Laissez-moi... allez-y... »; le lieutenant MAQUET, la cuisse traversée, se traînant vers un groupe de tirailleurs pour désigner une mitrailleuse ennemie, et tombant tué, au moment où il la montre du doigt ; les sous-lieutenants JOBART et LESUIRE, l'adjudant MORIN, qui meurent courageusement; l'aspirant BELIN, le ventre traversé par une balle, qui se couche sur le dos pour « mourir » et dit plusieurs fois : « Je meurs, dites bien au capitaine que j'ai fait mon devoir.., » ; le sergent DELVALLE, le caporal DESFONTAINES, le soldat BAUCHET, l'adjudant CORUBLE, l'aspirant ETIENNE et combien d'autres, le sous-lieutenant PINON, l'adjudant DUCHEMIN, le lieutenant BENOIST, l'armurier HAYBRARD, le sous-lieutenant BOURDON, les sergents GAUTHIER et VAN Der WAKENNE, les sous lieutenants LIAND, DUCASTEL, LARIVIERE, HOCH, DOUOT, l'aspirant BERNARD, le caporal ARMENIER, le cycliste TINIERES, modèles de courage et d'abnégation, dont les actes superbes forcent la pensée et s'imposent dans les songeries, ou dans les cauchemars de ceux qui sont encore vivants.

\* \* \*

Si j'étais général, pensait Finaud, je ne serais pas un homme heureux. Non que je craindrais de voir peser sur mes épaules la res-pon-sa-bi-li-té - au - front - étroit, sachant pertinemment qu'une partie de mon rôle serait identique à celui du petit rond doré de papier collant qui désigne, sur ses paquets, le confiseur à la mode, sans garantir la qualité des fondants et chocolats rangés dans la boîte.

Je ne serais pas heureux, parce que je voudrais être strictement équitable.

D'abord, le choix des unités qui doivent assurer le Succès m'eut été très pénibles car, bien qu'il soit très simple de dire 38 au lieu de 39, ou 39 au lieu de 40, derrière cette désignation se cachent des veuves, des orphelins et des familles en deuil.

Puis, le succès obtenu, je voudrais pouvoir récompenser l'effort de chacun, et lorsque je serais bien sûr - le serais-je ? - que personne n'a été oublié, le classement des actions d'éclat me paraîtrait chose fort délicate.

Ainsi, à quel ordre citerais-je les héros de tous les actes dont je viens d'être témoin pendant ces dernières affaires ?

Je vois encore le capitaine BOUCHER, commandant la C. M. 1, prendre en pleine action le commandement du 1<sup>er</sup> bataillon et le conduire de main de maître ; le sous-lieutenant BEAUGRAND, modèle d'énergie et de bravoure, faisant vingt prisonniers et prenant deux mitrailleuses ; le sous-lieutenant COUDRAY, balayant le terrain avec ses pièces et facilitant ainsi la tâche des fantassins ; le sous-lieutenant PRELIN, imberbe, prenant le commandement de la 11<sup>e</sup> à la place du lieutenant DARGET blessé, et l'entraînant à l'assaut d'un élan superbe ; les sous-lieutenants GOURAUD et MALHERBE, d'un courage et d'un dévouement remarquables, se dépensant sans compter jusqu'à épuisement ; le sous-lieutenant ROZE, manœuvrant ses mitrailleuses avec un sang-froid, un coup d'œil, une audace extrêmes, et repoussant une contre-attaque ennemie ; les adjudants NOIRET, MORIN, SALVIGNAC, PECQUERY, entraîneurs d'hommes ; les sergents QUITTARD, POIRIER, HÉBERT, KONTZ, FOROIT, WEINTZEN, CHOISY, TAUZUN ; les caporaux DESPRATS, SOUILLET, DEMASSON, GODARD, DEBYSSER, COLLET, se jetant farouchement sur le Boche et l'exterminant avec joie.

Et encore les soldats CIRET, MARCHAND, ESTÈVE, PRUVOST, MERCIER, BÉGUIN, TINIÈRES, QUESNEL, VAUTHIER, FOURCADE, RICHARD, grenadiers ou mitrailleurs d'élite ; les sous-lieutenants BERSAT, BARILLET, HÉTAÏN ; l'aspirant LEROY, le fourrier COGNET, les caporaux BIGNEREAU, BÉGUERET, DOREAU et DESHAYES, tous plus follement braves les uns que les autres.

Je me garderais d'oublier le sous-lieutenant HOCH, l'adjudant VIRMONTOIS, l'aspirant ROSSIAUD, les sergents MAGNIÈRE, LOUVET et SUDOYEZ, les caporaux KIRSCH et MURET, et les soldats BIZERAY, LAUZÉ et BOUDENÉ, mais malgré tout je saurais bien que j'en oublie, et la pensée que l'action d'éclat d'un pauvre troupière qui a fait plus que son devoir restera obstinément obscure parce qu'il n'était pas sous le regard d'un chef, me ferait infiniment de chagrin.

Le courage dans la bataille se compose de l'instinct de conservation et de la crainte de paraître lâche aux yeux des camarades. Qui n'est pas récompensé en fin de combat, semble ne pas avoir fait ce qu'il devait, et quelle mortification pour l'humble soldat qui a accompli sa mission de penser que ses camarades qui ne l'ont pas vu peuvent croire qu'il est resté dans un trou de marmite.

Finaud devisait de la sorte dans le bois de Maignelay où le Régiment avait un bataillon au repos, les deux autres étant au village. Les chansons matinales des oiseaux insouciantes s'accommodaient du grondement du canon et l'on aurait dit des soli de flûtes s'étageant sur une pédale d'orgue immense.

Il écouta cette harmonie nouvelle un instant. Lorsque ses méditations revinrent à son esprit, il les chassa d'un mot : « Que m'importent les récompenses et l'équité qu'il faut pour les distribuer..., je ne serai jamais général... Dieu merci... »

Il s'assit sur le fût d'un arbre couché et constata que la mésange avait le chant plus aigu que le rossignol.

\* \* \*

Après 48 heures de repos à Maignelay, le 39<sup>e</sup> monte à Ferrières-Dompierre et organise de nouvelles positions ; jusqu'au 15 juillet le secteur est calme, mais à partir du 16, de violentes rafales de 77 et de 105 tombent sur Ferrières et sur la route Dompierre-Royaucourt.

Dans la nuit du 24 au 25 juillet, un important coup de main monté par les soins du chef de bataillon MATHIEU, est exécuté par la 3<sup>e</sup> compagnie (lieutenant CHARLES), la 11<sup>e</sup> compagnie (lieutenant DARGET) et deux compagnies de mitrailleuses (sous-lieutenant ROZÉ).

Poussant énergiquement son action jusqu'à 900 mètres des lignes françaises sous l'impulsion des sous-lieutenants ROSSIAUD, LARIVIÈRE et VIRMONTOIS et du sergent MARCHAND, la 3<sup>e</sup> compagnie aborde le château d'Ayencourt et fait 23 prisonniers, la 11<sup>e</sup> compagnie, moins heureuse, malgré l'effort des sous-lieutenants SALVIGNAC et NOIRET, du sergent CHARTIER, des caporaux CHAILLOUX, KIRSCH, FOUCHARD et MARIGAUD, ne peut entamer le bois de la Glu, elle est contre-attaquée, mais la contre-attaque est brisée et la compagnie fait, elle aussi, quelques prisonniers.

Pendant cette action le sous-lieutenant ROSSIAUD est blessé en enlevant brillamment sa section.

Puis les harcèlements d'artillerie continuent les jours suivants jusqu'au 3 août.

Le 4 août, au cours de la journée et de la nuit, quelques éléments des unités de première ligne progressent et occupent la chapelle de Domélien, la maisonnette et une partie de la tranchée Lauret.

Le Contact avec l'ennemi est pris au bois de la Glu, ainsi qu'au sud d'Ayencourt, à la voie ferrée.

A 3 h 45, les 1<sup>ère</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies exécutent une opération sur le bois de la Glu. A 4 h, 15, tous les objectifs sont atteints. 26 prisonniers et 2 mitrailleuses sont tombés entre leurs mains.

L'ennemi réagit violemment et bombarde nos nouvelles positions. Le lieutenant MARCHAND y est tué.

Dans la nuit du 5 au 6 il réussit à reprendre le bois de la Glu mais, vers 23 heures, une contre-attaque adroitement menée par le lieutenant ROSIER permettait à nos troupes de réoccuper intégralement la position.

Le 6 et le 7, grande activité d'artillerie de part et d'autre.

Le 8, relève par le 225<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie et le Régiment va occuper ses emplacements de départ pour la grande offensive qui doit se déclencher le lendemain.

\* \* \*

9 août. - Les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons sont en réserve de la division.

Le 2<sup>e</sup> bataillon flanc-garde gauche.

A 16 heures, chaque bataillon se met en marche, le 2<sup>e</sup> bataillon pour atteindre ses objectifs successifs, les deux autres sous le commandement du colonel GIBON-GUILHEM échelonnés en profondeur et suivant les troupes d'attaque sur l'axe de marche de la Division.

Le 2<sup>e</sup> bataillon (chef de bataillon SILLÈGUE) se porte à l'attaque avec un entrain magnifique. Il aborde son premier objectif : la tranchée BOIGNOL (lieutenant commandant la 9<sup>e</sup> compagnie, tué (1), d'un seul élan, malgré la vive résistance des mitrailleuses ennemies et le retard des unités de la gauche qui n'ont pu progresser que très lentement, 37 prisonniers sont capturés et de nombreux cadavres gisent sur le terrain.

La tranchée ANDRIEU (lieutenant tué) deuxième objectif est conquise de haute lutte. Les vagues d'assaut prises d'écharpe par des mitrailleuses placées dans la tranchée des Goths, subissent des pertes importantes, et les Allemands, voyant leur ligne résister aux troupes

voisines et la gauche du 2e bataillon découverte, ne veulent pas lâcher prise et se font tuer sur place.

Un corps à corps farouchement mené par les sous-lieutenants REMOND et BERNARD nettoie la position, les soldats LEGOUGE, RASSANTS et ADOBERT sont superbes de courage et les compagnies resserrant leurs rangs, partent à l'assaut de leur troisième objectif: le bois Defoy.

Trois nids de mitrailleuses n'ont pas été détruits et le défendent désespérément. Ils empêchent que le bois soit abordé de front.

Le capitaine LOMBARD, avec une habileté remarquable, manœuvre autour du bois, le déborde et fait tomber la résistance; 90 prisonniers, 12 mitrailleuses et 2 pièces d'artillerie encore chargées restent entre les mains des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies.

A gauche, la compagnie POTAGE, dont le flanc est toujours découvert et menacé par la tranchée des Goths, se butte au bois de la Garache : quatrième objectif, l'ennemi tient bon et il faut le déborder par la droite en liaison avec la 6<sup>e</sup> compagnie.

Le capitaine POTAGE prend de judicieuses dispositions et réussit, après un sérieux effort, à s'emparer du bois, dans lequel il capture 40 allemands.

Le 2<sup>e</sup> bataillon conduit avec une belle énergie par le chef de bataillon SILLEGUE, a atteint tous ses objectifs et a intégralement rempli sa mission. Il s'installe sur la position, conquise. Il a fait 195 prisonniers, pris 70 mitrailleuses légères et une grande quantité de matériel.

L'aviation a signalé un trou entre le 29e Régiment d'infanterie et le 2e bataillon. Le 10 août, à 0h. 30, le 39<sup>e</sup> reçoit l'ordre de le boucher, de rétablir la liaison et de marcher dans la direction de Faverolles.

De la chute de cet important point d'appui dont la position culminante commande les débouchés d'Assainvillers, dépend l'exploitation du succès et le débordement complet de Montdidier.

La tâche échoit au 3e bataillon commandé par le capitaine BARBIER.

Le bataillon est avant-garde de la 46e Division. Il se met en marche par une nuit très noire, ne pouvant se diriger qu'à la boussole, couvert à sa droite par le bataillon DUBAIL (1<sup>er</sup> bataillon).

L'ennemi occupe les tranchées de Piennes, et balaie la plaine de façon ininterrompue avec de violentes rafales de mitrailleuses.

La marche est difficile.

Vers 3 heures, les éléments de tête du bataillon BARBIER prennent contact avec les postes de couverture de l'ennemi qui sont en avant de Faverolles. Ils sont bientôt refoulés, mais le bataillon est aussitôt accueilli par une fusillade très nourrie qui part de la lisière de Faverolles.

Arrêté, le capitaine BARBIER fait redresser sa ligne, y veille lui-même, et prescrit de s'abriter le plus possible, dans la crainte du jour prochain.

Avec leurs cuillers et leurs quarts, faute d'outils, les hommes creusent le sol avec ardeur. Le jour pointe. Ils sont à peine cachés derrière un masque de terre, mais un épais brouillard les dissimule aux vues de l'ennemi et ils découvrent à 15 mètres en avant de leur emplacement une tranchée abandonnée dans laquelle ils se précipitent et qui les abrite à temps.

Le bataillon est à 200 mètres du village.

Sa situation est critique, car dès que le brouillard sera levé il recevra les feux provenant de la route de Montdidier à Faverolles et ceux des mitrailleuses de Piennes.

Le capitaine BARBIER fait connaître la situation et demande une préparation d'artillerie avant de lancer son bataillon sur le village.

A 7 h. 15, un tir d'artillerie d'un quart d'heure s'abat sur Faverolles; à 7 h. 25, arrive l'ordre d'attaquer à 7 h. 30. Le brouillard se lève. Le capitaine BARBIER n'a plus le temps de prévenir ses compagnies. Il rassemble sa liaison dans le trou d'obus où il s'abrite, et à la minute précise en bondit suivi de ces quelques hommes, franchit la première ligne terrée et crie à pleins poumons « En avant. 3<sup>e</sup> bataillon !... En avant !... ».

La surprise ne dure qu'une seconde. L'adjudant PINCHON s'élançe. Les officiers surgissent et entraînent leurs hommes. Electrisés par leur exemple ils se ruent à l'assaut avec un entrain superbe.

Les lieutenants DARGET, COTTINET, ROMMEL, les capitaine CARRÉ et BIZEAU, les sous-lieutenants NOIRET, PAUMIER, PRÉCLIN, ROZÉ enlèvent leurs compagnies, abordent le village, bousculent l'ennemi, tuent les mitrailleurs sur leurs pièces et font 60 prisonniers..

Poursuivant le succès et laissant de faibles éléments de nettoyage dans le village, le capitaine BARBIER continue progression. Il traverse Faverolles, talonnant l'ennemi, arrête son bataillon à la voie ferrée face au Nord.

C'est avec peine qu'on parvient à retenir et à apaiser les hommes qui veulent à tout prix continuer leur élan et poursuivre l'ennemi en fuite.

Les lieutenants ROMMEL et COTTINET furent blessés. Les sergents LANCELLE, MAGNIÈRE, PIÉTU et le soldat NÉGRONI conduisirent leurs sections avec une énergie superbe.

Le fourrier LIEURET montra un courage exceptionnel. Le soldat BÉGUIN, brancardier, fut un modèle de dévouement.

\* \* \*

A 14 heures, ce 10 août, la Division reprenait sa marche dans la direction de l'est par Piennes et Remaugies.

Le 39<sup>e</sup> Régiment d'infanterie était en réserve, et bivouaquait le soir le long de la lisière nord nord-est du Bois de Remaugies.

Le 11, à 6 h. 30, le Régiment reprend sa marche vers l'est. Dès 9 heures, il est arrêté à la lisière ouest du Bois de Bus, derrière le Régiment de tête dont la progression, au débouché du bois, ne peut se faire que très lentement, l'ennemi opposant une très forte résistance.

Des mitrailleuses sont signalées sur tout le front et sur le flanc droit, notamment dans le Bois Allongé.

Le général commandant la Division, estimant qu'il y a lieu de vaincre cette résistance, donne l'ordre au 39<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie de déboîter vers le sud et de s'emparer du Bois Allongé qui constitue une menace sur le flanc droit de la Division.

Le 2<sup>e</sup> bataillon se porte à l'attaque de la lisière Ouest du Bois-Allongé. Il a 200 mètres à franchir.

Une courte préparation d'artillerie bat la lisière, et à 16 h. 30, le 2<sup>e</sup> bataillon s'élançe sur les mitrailleuses qui la garnissent (2).

Tuant les servants au pied de leurs pièces, nos troupiers pénètrent dans le bois et tentent de nettoyer le côté sud.

Pendant cette vigoureuse opération, le 1<sup>er</sup> bataillon (chef de bataillon DUBAIL) appuie le mouvement du 2<sup>e</sup> bataillon en se portant sur la lisière nord du Bois Allongé.

Le 3<sup>e</sup> bataillon (capitaine BARBIER) suit en soutien prêt à appuyer la progression.

Accueilli par de violentes rafales de mitrailleuses provenant du village du Cessier et de la lisière nord du bois, le 1<sup>er</sup> bataillon est contraint, malgré son, énergie, de se rejeter sur la corne nord-ouest du bois.

Le Bois Allongé a une longueur de 2 kilomètres. Il est sillonné de tranchées et contient de nombreux abris éprouvés qui sont autant d'îlots de résistance.

Derrière nos premiers éléments, un barrage gêne énormément les compagnies de réserve et c'est à la grenade qu'il faut progresser à l'intérieur du bois.

A la lisière sud-est une section d'autos-canon apporte un précieux concours à nos fantassins.

Autour de chaque îlot il faut manœuvrer, et il ne tombe que cerné sur toutes ses faces ou à bout de combattants. Le capitaine POTAGE est blessé ainsi que les sous-lieutenants LARIVIÈRE, JOUVEL, VIRMONTOIS et l'adjudant DUBUC. Le lieutenant BOURDON est tué.

L'action échappe à toute direction. Chaque section, chaque escouade engage la lutte pour son propre compte et avec un seul but : la lisière est du bois.

A 17 h 45, le Bois Allongé est complètement à nous. Le bataillon DUBAIL tenant la lisière nord, face au Cessier, est soudé maintenant au bataillon SILLÈGUE qui tient les lisières est et sud-est.

Une réaction d'artillerie de tous calibres s'abat sur le bois, mais malgré sa violence inouïe, nos bataillons se maintiennent intégralement sur leurs positions si âprement conquises.

A 500 mètres au nord, le village du Cessier domine entièrement le bois. Il est très gênant par ses vues et surtout par ses mitrailleuses qui ne cessent d'arroser, le bois de rafales.

A 20 h. 30, le 39<sup>e</sup> et le 29<sup>e</sup> (ce dernier régiment opérant à gauche du 39e) doivent donner un coup de sonde dans le Cessier. Mais à peine les éléments de tête ont-ils fait une cinquantaine de mètres, qu'un tir de barrage se déclenche en avant du Cessier et sur le Bois-Allongé, pendant que les mitrailleuses prennent nos unités de front et d'écharpe.

Le commandant SILLÈGUE donne l'exemple. Après plusieurs bonds, la 5<sup>e</sup> compagnie, commandée vaillamment par le lieutenant BENOIST, enlève une tranchée en avant du Cessier. Le soldat PRADIER, troupier d'élite, est frappé mortellement d'une balle au ventre.

Il n'y a pas lieu de pousser plus loin cette reconnaissance. L'intensité des tirs et des barrages ayant dévoilé une organisation puissante, les compagnies reviennent à leurs emplacements de départ.

12 août. - Le coup de sonde de la veille n'ayant donné aucun résultat matériel, le général commandant la Division résolut de chercher à s'emparer par surprise de ce point très fortifié.

Après une préparation d'artillerie de cinq minutes, à 17 heures, le bataillon DUBAIL débouche de la lisière nord du Bois Allongé.

La 3<sup>e</sup> compagnie (lieutenant CHARLES) bondit sur une ferme et sur un blockhaus qui se trouvent au sud-ouest du village.

Elle s'empare de ces deux points malgré leur résistance, saisit une mitrailleuse ennemie, la retourne et tire sur le Boche qui s'enfuit à toutes jambes.

A sa gauche, la 1<sup>ère</sup> compagnie (lieutenant ROSIER, blessé presque aussitôt, remplacé par le lieutenant LIAND) ayant plus de chemin à parcourir, subit de grosses pertes et ne peut suivre dans sa course la 3<sup>e</sup> compagnie. Elle est arrêtée à 300 mètres de son objectif.

Une puissante contre-attaque allemande se lance alors sur la compagnie CHARLES qui se trouve isolée, et celle-ci soutenue seulement par nos mitrailleuses se voit contrainte d'évacuer ses positions et de se reporter à son point de départ.

La compagnie LIAND, malgré ce recul, ne veut pas quitter son emplacement. Avec un acharnement farouche, le lieutenant LIAND maintient ses hommes sur place et tombe mortellement frappé, donnant le plus bel exemple d'une bravoure intrépide et d'une volonté inébranlable.

Le sergent DUVIVIER prend le commandement de la Compagnie.

A droite, le 2<sup>e</sup> bataillon se dirigeait vers le sud-ouest du Bois des Loges.

Les deux compagnies de droite prises en écharpe sous le feu des mitrailleuses du Cessier, et de front sous le feu des mitrailleuses du Bois des Loges, sont obligées d'arrêter leur mouvement.

Seule, la 7<sup>e</sup> compagnie (lieutenant HURET) avait pu progresser jusqu'au blockhaus de la tranchée Annibal, et s'en étant emparé après une implacable lutte à la grenade et de nombreux corps-à-corps engagés par le sergent ALBERT, avait fait 37 prisonniers, dont 6 sous-officiers.

Contre-attaquée aussitôt et ayant épuisé ses munitions, elle était obligée de se replier.

Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons, revenus à leur position du Bois-Allongé, consacrent les journées des 13, 14 et 15 août à l'organisation de tranchées et d'abris..

Une prise d'armes eut lieu le 14, dans le bois, Le général SEROT D'ALMERAS remit la Légion d'honneur au capitaine DUBAIL et au lieutenant HURET, et la Médaille militaire au caporal BIGNON.

La nuit, de nombreuses patrouilles conservent le contact avec l'ennemi. Celui-ci est en méfiance. Il ne se sent pas en sécurité. Ce n'était pas une appréhension injustifiée, car le 16 août fut pour lui une très cruelle journée.

\* \* \*

Le 16 août, après un bombardement par obus asphyxiants qui dura toute la journée du 15 et toute la nuit suivante, le Régiment reçoit l'ordre de se porter à nouveau à l'attaque du Cessier.

Deux bataillons du 13<sup>e</sup> Régiment d'infanterie attaqueront le Cessier par l'ouest, pendant que le bataillon BARBIER (3<sup>e</sup> bataillon du 39<sup>e</sup>) partant de la lisière nord du Bois Allongé se portera à l'attaque par le sud.

La 11<sup>e</sup> compagnie, soutenue par les mitrailleuses du capitaine CARRÉ, a mission d'enlever le blockhaus et la grande ferme du sud-ouest (positions que la 3<sup>e</sup> compagnie n'avait pu conserver); la 9<sup>e</sup> compagnie, soutenue par les mitrailleuses du lieutenant ROZE, a pour objectif le cimetière; la 10<sup>e</sup> compagnie en réserve.

C'est 500 mètres qu'il faut franchir à découvert sur un glacis en pente douce, complètement nu.

La troupe est fatiguée. Depuis sept jours elle n'a pas cessé son effort. La lassitude engourdit les corps et les esprits. Cependant elle suit attentivement la préparation qui commence.

Notre artillerie exécute un tir d'une précision extraordinaire. Le village est submergé par l'avalanche de fer et d'acier, et n'est plus qu'un énorme nuage gris-noir, s'élevant et grossissant au fur et à mesure des arrivées de nos obus.

Les toits des maisons, des murs entiers sont soulevés par l'ouragan et c'est un spectacle d'une puissance surhumaine.

Enthousiasmés par ce déploiement de forces qu'ils admirent, exaltés par le tonnerre des canons et par le désir de vaincre, d'un élan splendide, entraînés comme à Faverolles par le capitaine BARBIER, officiers en tête, nos troupiers jaillissent de leurs retranchements.

Collés au barrage roulant qui les précède, ils crient « La Fourragère... la Fourragère... » et se ruent sur les mitrailleuses, qui essaient vainement de briser leur fougue magnifique.

A la grenade, à la baïonnette, ils réduisent un à un les îlots de résistance, nettoient largement les abris, ne font pas de prisonniers.

A 16h. 05, tous les objectifs sont atteints, dépassés même et dix mitrailleuses envoyées à l'arrière. La liaison est courageusement établie par le sergent CRATÈRE et ses téléphonistes.

Le bataillon BARBIER pivote alors sur place, s'oriente face à l'est et marche sur la ligne Bois d'Alger les Fortes-Terres où il s'établit face au village des Loges, à 16 h. 20. (3)

A 23 heures il pénètre sans difficulté dans ce village, et le 17 août occupe l'ancienne ligne française en bordure du Bois des Loges.

Les Allemands bombardent le bois et le village, mais ne tentent aucune action d'infanterie.

Le 1<sup>er</sup> bataillon tient Fortes-Terres, le 2<sup>e</sup> le sud-est du Cessier.

C'est sur ces emplacements, la journée du 18 août n'y apportant pas de modification, que le 39<sup>e</sup> est relevé dans la nuit du 18 au 19 par le 1<sup>er</sup> Groupe de Bataillons de Chasseurs à pied de la 46<sup>e</sup> Division.

Il va cantonner à Dompierre et à Maignelay et se reposer quelques temps hors des combats, du superbe effort (six attaques en huit jours), qu'il vient de si glorieusement fournir.

L'Allemand fuit.

Sous le poing vigoureux de nos Divisions, il abandonne les villages qu'il a souillés, les terres qu'il a éventrées, et courbe le dos sous l'orage qui monte, tâchant de reculer le plus possible l'heure inéluctable du châtime.

Il fuit, et nos troupes le poursuivent, le harcèlent, le traquent. Comme on chasse un redoutable carnassier, elles ne négligent aucune précaution, manœuvrent sans répit, ont toutes les audaces, avec au coeur la haine bouillonnante et la joie de la liberté.

Soldat dont la souffrance n'eut pas de limite, soldat qui perdis avec l'illusion de ta victoire, ton sol et ton repos, soldat français qui abandonnas ton foyer pour la noble cause, tout s'efface.....

C'est un cauchemar que la retraite haletante de Belgique, que tu fis les pieds en sang et le ventre creux..., un cauchemar Guise, Montmirail, Courcy.... Tu n'as pas vu brûler Reims, c'est un songe horrible que ses tours fumantes ; et l'Artois ? tu ne t'en souviens plus, n'est-ce pas, des maisons de Neuville, des égouts de Souchez ? Verdun n'a pas été l'orgie démoniaque d'horreur et de sang., ses gaz, ses canons, sa boucherie... Chimères!.

Il n'est plus rien de tes souvenirs. La clarté du jour qui luit dissipe les ombres profondes. Au son des tambours et des mousquets commence la fête de la vengeance et du droit.

Soldat, soldat, c'est fini l'angoisse de l'attente, les cuisses dans la boue, la faim, la soif, l'horreur de la souffrance, les affres de la mort. L'heure sonne. L'Allemand fuit. C'est pour avoir quatre ans trempé dans la fange, que tu as aujourd'hui le front dans l'azur du ciel.

Soldat, il n'est plus rien que la Victoire naissante. L'Allemand fuit. Allège-toi de tes sacrifices, prends un bon fusil, tu vas suivre sous tes drapeaux le vol triomphant de la Marseillaise.

\* \* \*

Le 39<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie quitte Maignelay, le 26 août, et va cantonner à Hédencourt et à Bouvillers, puis, le 27, à Le Crocq et Corneilles.

Il y séjourne jusqu'au 7 septembre. Le 8, il relève le 49<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied à Eaucourt. Le Régiment est tête du gros de l'avant-garde.

Dans l'après-midi du 9, il fait mouvement et va occuper la ligne de résistance de la Division à l'est du canal Crozat. Organisation du terrain. L'aviation est seule active.

Le 12 septembre, le 39<sup>e</sup>, prend les avant-postes au nord-est de Clastres. Le secteur est agité par les rafales de mitrailleuses et les harcèlements d'artillerie.

Le 19 septembre, la 10<sup>e</sup> compagnie (capitaine BIZEAU), profitant d'une occasion favorable, s'infiltré jusqu'à la station d'Essigny au moyen de patrouilles commandées par les

sergents FAURE et BEAUCE. Dans la soirée, le bataillon BARBIER s'empare des lisières sud et ouest d'Essigny, puis, à 19 heures, l'occupation du village est réalisée complètement sous le feu des mitrailleuses qui sont installées dans la manufacture.

Le lendemain, à 7 heures 30, occupation de la sablière par le lieutenant TÉTREL et le sergent DAUNAY. Puis, à 18 heures, la manufacture est occupée par le lieutenant CONXICÉUR, de la 9<sup>e</sup> compagnie. Une section de la 11<sup>e</sup> compagnie (aspirant WEILAND), appuyée par une section de mitrailleuses, vient s'établir sur la position conquise. Mais, une heure plus tard, une contre-attaque allemande, précédée d'un tir de concentration d'obus de gros calibres, reportait notre ligne sur la lisière nord d'Essigny.

Le 1<sup>er</sup> bataillon (commandant DUBAIL), liant son mouvement à celui du 3<sup>e</sup> bataillon, progresse et enlève la côte 109. Les patrouilles, conduites par le sous-lieutenant DUCASTEL et l'adjudant BIZET, dépassent hardiment la ligne tenue par l'ennemi, qui s'enfuit précipitamment vers le nord-est. Sept prisonniers se rendent à l'adjudant BIZET.

L'adjudant SAVINA, à la tête d'un petit détachement, met en fuite un groupe d'Allemands et les poursuit dans la direction de Benay sans pouvoir, les rejoindre. Le bataillon progresse alors dans la direction de Benay, dont il occupe solidement la lisière ouest. Des éléments sont envoyés jusqu'à la lisière est, et le lendemain matin, dès les premières lueurs du jour, le village était entièrement entre nos mains.

Le 2<sup>e</sup> bataillon s'intercale entre le 3<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> (entre Essigny et Benay), et la situation du Régiment reste ainsi jusqu'au 28 septembre, où une attaque est montée avec deux bataillons pour s'emparer d'Urvillers.

Cette attaque, remise au 29, puis au 30, puis au 1<sup>er</sup> octobre, n'eut pas lieu, les Allemands ayant évacué le village le 1<sup>er</sup> octobre, au matin. Les régiments voisins, 13<sup>e</sup> et 29<sup>e</sup> d'Infanterie, occupant l'ancienne position française devant la ligne Hindenburg, le 39<sup>e</sup> reste en soutien et subit des tirs de harcèlement par obus à ypérite.

Le 3 octobre, de nombreuses reconnaissances, conduites par le sous-lieutenant CORUBLE, vont constater l'état des brèches exécutées par notre artillerie sur les défenses accessoires de la ligne Hindenburg.

Jusqu'au 9, pas de modification. Seule, l'artillerie allemande s'était tue, ce qui faisait présumer son départ. En effet, lorsque le Régiment se présenta le 9 devant la fameuse ligne, il la franchit sans coup férir et ne prit le contact avec l'ennemi qu'à l'ouest de Régnay, où celui-ci s'était retranché.

Le 10, la division poussant ses avant-postes, les porte à 7 kilomètres en avant, près de Bernot, mais le 11, ceux-ci sont à nouveau arrêtés devant des tranchées situées au nord-ouest d'Hauteville et très fortement tenues (côte 139), et aussi par le village même qui recèle une assez forte garnison

Après trente-sept jours d'avance et de combats, le 12, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons attaquent par trois fois les positions de la cote 139 sans pouvoir parvenir à les ébrécher, en dépit du courage du lieutenant BARILLET et du sergent ALBERT (tué). Un prisonnier est cependant fait au cours de la troisième tentative par la 3<sup>e</sup> compagnie.

A 5 heures 30, le Régiment est relevé par le 88<sup>e</sup> Régiment d'infanterie et va stationner dans la région d'Itancourt, d'où le lendemain il part pour se rendre à Cugny et à la ferme Maurepas.

Le 17, il est transporté par chemin de fer à Lihus, à Orvillers et à Prévillers.

Il reste dans ces cantonnements jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre. Par voie de terre il se rend à Breteuil, à Vandeuil et à Beauvois, puis à Montdidier ; le 3 novembre, il couche à Tillolois, à Beuvraignes et à Daucourt.

Au cours de l'étape, le général FAYOLLE remet la fourragère au drapeau du Régiment.

Le 4, il cantonne à Moyen court-Créssy-Ognolles ; le 5, à Ham, à Estouilly et à Verlainne.

Le 6, repos.  
Le 7, à nouveau Itancourt.  
Le 10, Guise.  
C'est fini.

A 19h. 15, le commandement fait savoir aux troupes que les Allemands acceptent les conditions de l'armistice.

\*  
\*   \*  
\*



ATTAQUE DU CESSIER (août 1918).  
Au 1<sup>er</sup> plan : La deuxième vague d'assaut progressant.  
Au 2<sup>e</sup> plan : La première vague aborde le village.

---

(1) Le lieutenant Maurice Bouignol, le poète de « Sans gestes », fut tué sous Montdidier, alors que pour diriger des travaux et donner confiance à ses hommes, il s'exposait au-dessus du parapet avec un admirable mépris du danger.

(2) 7<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies en tête, 6<sup>e</sup> en réserve.

(3) Pendant toutes ces opérations, et malgré l'avance dans les pays dévastés, le lieutenant SOLECKY, grâce à une organisation remarquable, parvenait à ravitailler les troupes sur le terrain même de leurs assauts. La venue, en temps opportun, des rations, du vin et de la « gnole », ne fut pas sans influencer l'excellent moral des soldats.

## L'Armistice

Un hurlement accueillit la nouvelle. Ce fut un déchaînement, une force inouïe qui secoua ces hommes fatigués par de longues étapes, et les projeta les uns contre les autres dans un débordement de joie inexprimable.

L'air retentissait de cris inarticulés, d'où rebondissaient deux mots toujours les mêmes : « C'est fini., c'est fini !... » Une gigue diabolique agita les bras leva les genoux, fit tourner comme des totos tous ces pauvres martyrs qui venaient d'apprendre leur grâce.

Ils se tapaient sur les épaules, se pressaient les mains, hurlaient des mots incompréhensibles, couraient de groupe en groupe, esquissant là un entrechat, plus loin une danse de moujik ; ils se frappaient les cuisses avec des rires de déments, ils allaient pouvoir revivre., vivre... vivre encore... ils n'allaient plus mourir !...

Au milieu de la route, s'étreignant mutuellement, arcbutés comme des clowns qui se réconcilient, deux poilus, joue contre joue, pleuraient de ne pouvoir dire leur joie. Ils poussaient de petits glossements qui étaient des sanglots ou des rires, et autour d'eux une ronde endiablée jetait les pieds en l'air en chantant des refrains improvisés.

Finaud exultait; Au milieu de cinq camarades qui se tenaient bras dessus, bras dessous, gambadaient et zigzaguaient comme des matelots en bordée, il répétait sur tous les modes «C'est fini., c'est fini... » en passant par tous les tons, avec une voix tour à tour puissante ou grêle. Il chercha à mettre en musique cette phrase lumineuse, cette phrase rayonnante, cette phrase qui contenait la promesse de vivre, cette phrase, à cette heure la plus expressive, la plus belle de toute la littérature française.

Un air guerrier se présenta à ses lèvres, c'était *Le Chant du Départ*. Il essaya son adaptation. Aux premières notes il vit que « ça irait », alors, au lieu de

*La Victoire en chantant, nous ouvre la barrière.*

Il entonna, repris en chœur par cent voix exaltées, ce couplet superbe qui résonnait entre les façades

*C'est fini, c'est fini, c'est bien, c'est bien fini (bien fini-i)  
C'est bien fini, mais oui c'est bien fini...*

Le jour seul apaisa les nerfs.

\*  
\*   \*  
\*



## L'occupation

Après un séjour de trois semaines en Belgique, le 39<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie revient en France. -

Le 3<sup>e</sup> bataillon est mis à la disposition du commandant d'armes de Laon.

Puis en février 1919 il est désigné comme troupe d'occupation de l'armée du Rhin, et débarque le même mois à Tiffenthal, dans le Palatinat.

Au bout de quelque temps il va tenir garnison à Kaiserslautern.

Les Allemands qui ne respectent que la force, l'accueillirent aimablement et le prestige du bleu-horizon ne fut pas sans troubler le cœur des grasses « gretchen ».

Chaque dimanche un impressionnant « Salut aux Couleurs », se déroulait sur la place principale.

De son petit œil de pourceau dissimulé derrière ses vastes lunettes, le Boche regardait le défilé le sourire aux lèvres et la rage au ventre.

A la fin de juin, le 39<sup>e</sup> fut transporté près de Worms-am-Rhein, prêt à passer le fleuve si l'Allemagne ne signait pas le traité de Paix imposé par les alliés.

Cette peine lui fut évitée, malgré le désir qu'il avait d'explorer l'autre rive. Les troupiers se contentèrent de tremper leurs pieds dans le Rhin, et les officiers d'y faire abreuver leurs chevaux.

L'occupation s'écoula, pacifique, au milieu de l'obséquiosité et du servilisme des habitants, jusqu'au milieu d'août.

Les bataillons, successivement embarqués, furent transportés le 20 à Dieppe, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> près de Rouen, où ils se reposèrent du voyage avant de faire leur brillante rentrée dans la ville.

\*

\* \*



## La Paix

21 août 1919. - Le temps était lourd et gris d'orage lorsqu'à 8 heures les troupes se présentèrent à la barrière Saint-Paul.

Reçues par le Préfet et la Municipalité, elles entrèrent dans la ville au son d'une marche énergique, drapeaux et fanions au vent.

Rouen avait préparé une réception superbe.

La colonne passa sous des arcs de triomphe joliment décorés, sous de gracieuses guirlandes de fleurs, entre les haies humaines de la population.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, après les discours et leurs réponses eut lieu l'appel des morts au champ d'honneur. Cérémonie triste et impressionnante; les longues listes semblaient interminables, et l'unique « répons » martelant le nom de chaque héros semblait une litanie funèbre qui pesait sur les cœurs et les étreignait douloureusement.

Couverts de fleurs, les « Poilus » défilèrent ensuite devant le « Cénotaphe » placé sous le portail principal de la Cathédrale. Conçu dans le désir de commémorer le souvenir des morts ayant appartenus aux régiments de la garnison, il disparaissait sous les couronnes et les gerbes, et les honneurs furent rendus par les compagnies quand elles passèrent devant ce témoignage de glorieuse douleur.

La foule acclama ses soldats victorieux. Eux, réjouis par les cris et les bravos, se laissaient fleurir par de blanches jeunes filles et remerciaient d'un sourire heureux qui élargissait les figures hâlées, transpirant abondamment sous le casque.

Le soir, la ville illuminée, les fontaines multicolores, les fanfares et les bals exprimèrent la joie de la population.

Et, séparant tous ces vieux amis retrouvés, les lanternes clignotèrent puis s'éteignirent pour permettre les effusions plus tendres, les remerciements plus intimes, pour protéger d'ombre et de calme l'infinie douceur du retour au foyer.

Finaud descend du train à la halte qui dessert son village. Il est démobilisé. Il serre la main du chef de gare, souriant, attendant la question inévitable

- Alors, cette fois-ci, c'est la bonne?

- Pas trop tôt ! »

Il répond « pas trop tôt » parce que c'est d'usage et qu'il faut laisser entendre - pour continuer la tradition - que chaque minute passée sous le costume militaire est un tourment effroyable dont on a hâte de sortir.

Cependant, il est tout drôle d'avoir quitté ses camarades ceux qui, avec lui ont gelé pendant de longues veilles, ceux avec lesquels il partagea son vin.

Dans les champs on termine les récoltes. Les charretées solidement construites, sortent des chaumes au rythme lent des bœufs jumelés.

Il prend un raccourci et rentre dans sa ferme. Les chiens aboient, les poules s'ébrouent, la grande fille rousse qu'il a gagée lors de sa dernière permission, lave la cuisine. Elle relève la tête

- C'est-i que vous voilà pour tout d' bon ?

- Y a des chances...

- Vous tombez bien, y a pas d'homme pour battre la moisson.

Sa femme est au village voisin avec les enfants. Elle ne pensait pas qu'il pourrait arriver avant le lendemain. Le valet est à l'herbage, le grand-père à chercher son tabac à priser. Il s'assied, boit une large bolée de cidre, et questionne la servante.

Il croyait trouver tout le monde à la maison. Il ne sait plus que dire, il est quasiment gêné, comme s'il était en visite, comme s'il n'était pas chez lui.

A pas lents, il va caresser ses chiens qui le flattent et se dirige vers le potager. Il regarde les planches bien régulières, s'attarde à une treille qui n'a pas été taillée.

Le soleil descend fortement cuivré.

Finaud fait le tour du jardin. Il s'arrête près d'une bêche qui attend, debout, la fin de la tâche commencée - un plant de salades, sans doute. - Alors, pour passer le temps en attendant les siens, instinctivement il pose son paletot, prend la bêche, et - symbole du retour et de la paix sereine - Finaud, gars normand, se courbe sur la terre.

-----